

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 18 Juin 1874

No. 25.

CAIN.

PREMIÈRE PARTIE.



PAR UNE belle nuit du mois de mai 1801, la frégate *la Thétis* croisait aux Antilles, à une trentaine de lieues au large du cap Macouba. La température était lourde, et les voiles, à peine soulevées par un souffle de brise, battaient de temps à autre contre les mâts. Les hommes de quart dormaient. L'officier seul se promenait lentement sur la dunette. Deux jeunes lieutenants de vaisseau, enveloppés dans leurs manteaux et couchés dans les bastingages sous le vent, avaient passé la soirée à fumer et à cau-

ser. Depuis quelques instants, ils se taisaient ; ils semblaient subir l'influence de la nature triste et grandiose qui les entourait et qui n'avait d'autre bruit que le petit clapotement des lames contre les flancs du navire.

—Ce qui ressort de cette longue conversation, mon cher Georges, dit enfin l'un d'eux, c'est que notre bonne amitié neus console, moi de l'amour absent, toi de la gloire trop lente à venir à ton gré.

Georges ne répondit qu'après quelques secondes, et comme s'il se fût arraché à une pénible rêverie :

—Oui, Raoul, dit-il enfin, nous nous aimons bien. Et il serra la main de son ami.

—Sais-tu, reprit Raoul, que l'on commence, dans la station, à comparer notre amitié à celle de Castor et de Pollux !

—Malheureusement, dit Georges avec amertume, nous ne sommes pas des demi-dieux ; nous ne sommes que d'obscurs officiers de marine au service de la République.

—Bast, fit en souriant son ami, nous serons amiraux tous les deux un jour, si Dieu nous prête vie ! Mais l'on va plus loin, l'on prétend que nous nous ressemblons.

—Oh ! dit Georges d'un air de doute.

—Cela pourrait être. Nous avons le même âge, la même taille, la même tournure : nous sommes bruns tous les deux. Je sais bien que nos traits sont différents, mais l'on dit que dans certaines circonstances, nous avons la même expression de physionomie. Après tout, ajouta-t-il plus bas, mais d'un accent convaincu, cela ne m'étonnerait pas trop.

—Et pourquoi ? demanda Georges avec curiosité.

—Oh ! cela tient à des souvenirs d'enfance. Je t'ai dit que mon père avait autrefois quitté la France et était allé demeurer quelques années à Zurich. Là, il avait retrouvé un vieil ami dont il avait été séparé fort longtemps. Cet ami venait souvent passer la soirée à la maison. C'était un grand vieillard aux traits pleins de douceur, d'une exquise bonté, et qui causait avec un charme infini. Je me rappelle qu'on me couchait de bonne heure dans la chambre voisine ; mais au lieu de m'endormir, je restais des heures entières à l'écouter. Eh bien, il disait que, dans beaucoup de cas, la ressemblance n'est que le résultat d'une affection profonde et

partagée ; qu'un un mari et une femme qui passent leur vie, ensemble deux amis qui ne se quittent pas pendant une longue suite d'années, finissent par prendre à leur insu, quelle que soit la différence de leur organisation, la physionomie l'un de l'autre. Et je crois qu'il avait raison, car cet homme, dont j'ai connu plustard la réputation immense, était Lavater.

A ce nom, qui eut un grand retentissement à la fin du dernier siècle, Georges se rapprocha de son ami.

—Vraiment, fit-il, Lavater disait cela !

—Et bien d'autres choses encore. Partant toujours de l'affection que deux êtres humains peuvent éprouver l'un pour l'autre, il assurait, et je te cite ici presque textuellement ses paroles, que l'imagination tendue par une passion extrêmement vive, opère dans les lieux et les temps éloignés. Il prétendait, par exemple, qu'un malade, un mourant, soupirant après un ami absent qui ignore sa maladie ou son danger, peut, emporté par la vivacité de son désir, percer dans son imagination à travers les mur et les enceintes, et, apparaissant à cet ami dans l'état où il se trouve, lui donner des signes de sa présence, semblables à ceux de la réalité. Lavater attribuait cette apparition à la force irrésistible de l'imagination qui, dans un pareil moment, est concentrée tout entière au foyer de sa passion.

—Et crois-tu que cela soit possible ?

—Je n'oserais dire que j'en sois persuadé ; mais, précisément à ce sujet, il est arrivé à mon père une chose singulière. Tu sais comment est mort Lavater ? Quand les Français sont entrés à Zurich, en 1799, un soldat ivre, qui l'a rencontré par les rues, lui a tiré un coup de fusil dans le bas-ventre. Lavater n'a succombé à cette blessure que quinze mois après, au milieu de l'année dernière. Pendant ces quinze mois, il a écrit plusieurs fois à mon père, qui était rentré en France. Eh bien ! un jour que mon père lisait dans son cabinet de travail, il a tout à coup été pris d'un grand trouble et a vu d'une manière confuse la silhouette pâle et défaite de son ami se dessiner sur le mur. Il apprit quelque temps après que Lavater était mort juste au moment où cette étrange apparition s'était manifestée à lui.

—Si de telles choses étaient possibles, elles seraient effrayantes, dit Georges.

—Pas pour moi, répondit doucement Raoul. Il y a, au contraire, dans cette opinion de Lavater, quelque chose qui me console. A ma dernière heure, en effet, c'est à mon père d'abord, à toi ensuite que je penserais, et je pourrais ainsi vous laisser un dernier adieu.

La conversation des deux jeunes officiers avait pris un tour à demi superstitieux, que favorisait d'ailleurs la solitude de l'Océan et l'obscurité croissante de la nuit. Il se fit entre eux un instant de silence.

—De pareilles idées, dit enfin Georges, ne sont pas bonnes à avoir dans une carrière comme la nôtre, où l'on risque chaque jour sa vie. Et, à propos de cela, comme nous pouvons nous battre demain de grand matin, il est temps d'aller nous coucher.

Georges avait prédit juste. Au point du jour, le timonier vint les réveiller en leur apprenant que l'on apercevait deux voiles à l'horizon et que le commandant allait faire faire le branle-bas de combat. Ils s'habillèrent à la hâte et montèrent sur le pont au moment où battait la générale. Le bord, traversé en tous sens par les hommes qui se rendaient à leurs postes, était en proie à cette confusion apparente d'où l'ordre le plus complet doit

sortir bientôt. Au bout de quelques minutes, les canonnières étaient immobiles à leurs pièces ; les hommes de la manœuvre se tenaient prêts à orienter les voiles ; les gabiers, dans les hunes et au bout des vergues, se disposaient à lancer les grappins.

Le commandant et ses officiers étaient sur la dunette. A l'aide de longues-vues, il observait les bâtiments signalés, qui se rapprochaient sensiblement, et qu'il était facile, à leur carène et à leur voilure, de reconnaître pour anglais. L'un d'eux était une frégate de la même force que la *Thétis*. Elle courait à contre-bord, toutes voiles dessus et bâbord amures. Le second, un brick de seize, était à quelque distance sous le vent et s'efforçait, en tirant des bordées, de rejoindre le lieu probable de l'action.

—Quel joli temps pour se battre ! dit le commandant ; une brise à filer six nœuds et une mer lisse comme un miroir ! Il ajouta presque aussitôt :

—Hissez les couleurs et appuyez-les d'un coup de canon.

Le pavillon tricolore se déroula lentement dans les airs, tandis qu'une caronade des gaillards lançait son éclair de flamme et que le roulement de son tonnerre grondait au loin sur les flots.

Les deux bâtiments ennemis déployèrent immédiatement le yacht royal d'Angleterre, et répondirent par deux coups de canon au défi de la *Thétis*. En même temps, les deux frégates carguèrent leurs perroquets et leurs basses voiles, et, prêtes au combat, continuèrent à courir l'une sur l'autre.

C'est un beau et solennel moment que celui où l'on va se battre. L'homme n'est grand peut-être que par le mépris qu'il a de la mort. Son courage comme un acier rougi au feu, se trempe dans la perspective prochaine du danger. S'il croit servir une noble cause, une fois qu'il a dit adieu aux douces affections et aux bonheurs de cette terre, son âme agrandie fait resplendir ses traits d'une admirable et mâle poésie. Il a le charme de la vie qui peut l'abandonner ; il est terrible comme la mort avec laquelle il va lutter.

—A vos postes, messieurs ! dit le commandant aux officiers. Il retint le second près de lui.

—Quand nous serons à bonne distance, lui dit-il, nous enverrons notre bordée à la frégate anglaise, puis nous l'élongerons de bout en bout, et nous nous en rendrons maîtres avec la rapidité de la foudre, avant d'avoir le brick sur les bras.

Le lieutenant fit prévenir les chefs des deux abordages, qui étaient précisément Raoul et Georges, les deux anciens officiers de la frégate. Lorsque le moment fut venu, la *Thétis* lofa légèrement, afin de mieux découvrir son ennemie, et fit feu de toutes ses pièces de bâbord. La frégate anglaise lui répondit, et les deux bâtiments furent enveloppés de bruit et de fumée. Le lieutenant cherchait le commandant des yeux pour lui demander ses ordres, quand il le vit paraître par-dessus le bord, emporté par un boulet. Le brave homme agitait encore son chapeau de la main gauche, comme s'il eût voulu menacer l'ennemi par son dernier geste.

—A l'abordage ! cria le lieutenant de toute sa voix.

La *Thétis* laissa porter, et froissant de ses flancs les flancs de la frégate anglaise, s'accrocha à elle avec ses grappins. Des flots d'hommes noirs de poudre firent irruption sur le pont ennemi. Au moment où Raoul s'élançait avec eux, il fit un faux pas et tomba sur le genou. Un matelot anglais leva son sabre sur sa tête et allait le frapper, quand Georges se précipita et renversa le matelot

d'un coup de pistolet. Raoul était à peine debout, qu'il aperçut un soldat de marine qui couchait Georges en joue ; il fondit sur ce soldat et l'étendit sur le pont d'un coup de sabre. En quelques secondes, les deux amis s'étaient sauvés la vie. Ils eurent le temps de se sourire et de se serrer la main. La frégate anglaise offrait alors le spectacle d'une mêlée confuse à l'arme blanche, illuminée çà et là des rouges lueurs des coups de feu. D'ailleurs, il n'y avait d'hésitation ni dans l'attaque, ni dans la défense. Anglais et Français, habitués à se combattre depuis dix ans, savaient à quoi s'en tenir sur une pareille mêlée. C'était un temps plus ou moins long à piétiner dans le sang, à frapper et à être frappés. Ils avançaient et reculaient tour à tour avec une rage froide ou avec de grands cris. A la fin, cependant, les anglais furent acculés contre la muraille de tribord. Ils étaient vaincus, et déjà quelques-uns jetaient leurs armes en demandant merci, quand soudain une forte explosion fit sauter en l'air une partie du pont sur lequel on combattait. C'était un amas de gargousses dans la batterie qui avait pris feu. L'incendie, avec la rapidité de l'éclair, courut dans la batterie, descendit dans la cale, s'élança dans les agrès et dans la voilure. D'un commun accord, vainqueurs et vaincus se précipitèrent à bord de la *Thétis* pour y chercher un refuge. Les gabiers, qui se battaient au bout des vergues, s'employèrent avec une sauvage énergie à rompre ou à dénouer les liens de fer qui joignaient les deux bâtiments. Toutefois, la *Thétis*, bien que dégagée de ses grappins, semblait hésiter à s'éloigner de cet ennemi qu'elle avait saisi corps à corps. Elle n'abattait que lentement sous une brise très-faible, et, telle qu'un génie des eaux, doué à ce moment redoutable d'une volonté sans appel, elle tenait toutes les âmes en suspens. Après quelques minutes aussi longues que des siècles, elle se décida pourtant à s'incliner avec grâce et à prendre son élan. Elle était à peine à une encablure de distance du lieu du combat, qu'une effroyable détonation se fit entendre. Une trombe de feu sortit du sein de la mer, jaillit jusqu'au ciel, et là, se renversant en orbes de flamme et de fumée, retomba sur les flots en les semant de cadavres et de débris. La frégate anglaise avait sauté. La *Thétis* amena aussitôt ses embarcations pour recueillir les naufragés qui survivaient ; quant au brick, qui venait d'arriver et qui avait mis en panne, il resta d'abord immobile comme frappé de stupeur à la vue de ce désastre, puis il laissa porter, se couvrit de voiles et prit chasse vent arrière.

Les émotions violentes n'ont que peu de durée chez les hommes habitués à les subir, et pour qui le danger est une seconde vie. Lorsque la *Thétis* eut recueilli les naufragés de la frégate anglaise et se fut mise en mesure de poursuivre le brick, tout rentra à son bord dans l'ordre accoutumé. On leva avec soin le pont et la batterie, comme on l'eût fait le matin, et l'équipage déjeuna. Vers une heure de l'après-midi, si les voiliers et les charpentiers n'eussent été occupés à réparer quelques avaries et si une certaine lassitude n'eût été emprunte sur les traits des hommes, on ne se serait pas douté qu'un combat avait eu lieu. Les matelots dormaient sur les passavants ; les officiers se promenaient sur le gaillard d'arrière. Quelques-uns s'étaient retirés dans leurs chambres. Le lieutenant, devenu commandant depuis quelques heures, était assis, presque couché sur la dunette. Au moment, en effet, où le pont de la frégate avait sauté, il avait été atteint d'un éclat de bois. Il avait la tête enveloppée de linges et paraissait souffrir de sa blessure.

De temps à autre, il se soulevait, regardait le brick par dessus le bord et s'inquiétait de ne pas le rejoindre plus vite. Georges et Raoul étaient sous le vent, debout sur le banc de quart. Raoul était rêveur, Georges préoccupé et impatient.

— Nous ne rattrapperons jamais le brick, dit-il.

— Qu'est-ce que cela te fait ? répondit doucement Raoul.

— Mais je le commanderais. Tu es maintenant second du bord, et je suis le plus ancien officier après toi. Et si je le commandais, d'ici à la Gadeloupe, où je serais sans doute chargé de le conduire, je pourrais rencontrer un bâtiment d'égale force et le capturer, ou faire au moins quelques prises de navires marchands.

— A moins, dit en souriant Raoul, que tu ne tombasses toi-même au milieu de l'escadre anglaise et que tu ne fusses fait prisonnier.

— Le navire que je commanderai ne sera jamais pris, répondit Georges.

Raoul le regarda lentement, en plongeant ses yeux dans les siens :

— Tu es ambitieux, lui dit-il.

— Et toi, ne l'es-tu pas ?

— Moi, pas encore. Jusqu'à présent, je n'ai point envisagé la vie sous ce point de vue. Je rêve trop souvent au retour. Bien souvent ajouta-t-il en montrant la mer, je m'amuse à bâtir sur cette plaine mouvante mes châteaux en Espagne. Je revois la maison de mon père, avec sa façade blanche où grimpent les clématites et les chèvrefeuilles, et, debout sur le seuil, mon père lui-même qui me tend les bras. J'aperçois, toute blonde et toute rose dans le jardin, ma petite cousine qui avait dix ans la dernière fois que je l'ai vue, qui en a seize aujourd'hui et que j'épouserai peut-être plus tard. Non, j'aime ma carrière pour elle-même, mais je ne suis pas ambitieux. Je le serai sans doute un jour si la fortune vient me prendre par la main, mais je ne la désire pas assez pour courir après elle.

Georges ne lui répondit pas : il regardait le brick.

— Ah ! enfin, s'écria-t-il, nous le gagnons.

La frégate, en effet, s'en approchait sensiblement. Le commandant, qui venait de s'en apercevoir en même temps que Georges, donna ordre de pointer une des pièces de chasse. Le boulet, tiré horizontalement, ricocha trois ou quatre fois sur la mer, et alla mourir, par un dernier bond, à une certaine distance du bâtiment anglais. Le commandant fit recommencer. Les hommes, arrachés à leur sommeil, se groupèrent curieusement sur les bastingages et sur le gaillard d'avant. Cette manière de mesurer la distance les amusait. On tira cinq ou six fois. Enfin, un dernier projectile, après avoir ricoché comme les autres, se logea dans l'arrière même du brick. L'équipage poussa un hurra. Les chefs de pièces demandèrent et obtinrent la permission de tirer, chacun à leur tour, sur le navire ennemi comme sur une cible. On leur recommanda seulement de ne pas l'endommager. Dès ce moment, les boulets se succédèrent à de courts intervalles en passant plus ou moins près des buts qu'ils s'étaient choisis. Les uns coupaient un cordage, les autres emportaient un homme. Ces derniers coups étaient les plus applaudis ; la guerre est parfois un jeu cruel. Tout à coup le brick, las de la fuite ou plutôt la jugeant impossible, vint au vent, présenta le travers à la frégate et lui lâcha toute sa bordée. Un éclat de rire répondit à cette attaque. Les boulets, tirés trop haut, avaient passé en sifflant dans la mâture, sans couper une seule corde. A près cette bordée, le brick

amena son pavillon. De son côté *la Thétis* mit en panne. Au bout d'une demi-heure, le brick était amariné ; ses hommes étaient aux fers à bord de la frégate, et leur capitaine avait rendu son épée. Le commandant fit nommer à Raoul une cinquantaine de matelots destinés à composer l'équipage de la prise. Ils firent leurs adieux à leurs camarades et descendirent un à un dans les embarcations. Il n'y avait plus qu'à leur donner un chef. Le commandant regarda ses officiers, et ses yeux s'arrêtèrent sur Raoul et sur Georges, qui étaient alors à côté l'un de l'autre. Il les fit appeler tous les deux : le cœur de Georges battait à se rompre.

— Messieurs, leur dit-il, j'aurais voulu choisir l'un de vous pour conduire ce bâtiment à la Guadeloupe ; malheureusement je ne le puis pas. Dans tout autre cas, ce commandement serait une faveur ; dans les circonstances où nous sommes, je dois le donner comme une corvée. Nous avons encore plusieurs jours à croiser, et ma blessure me fait beaucoup souffrir. Je puis être demain incapable de commander. Le service de la frégate doit passer avant tout. Vous êtes ses plus anciens officiers ; vous devez rester à bord.

Il désigna un enseigne de vaisseau et lui donna ses instructions. Quelques minutes plus tard, le brick orientait ses voiles et se dirigeait sur terre, pendant que la frégate faisait servir et mettait le cap au large. Toutefois, la brise avait tout à fait molli, et les deux bâtiments restèrent longtemps en vue l'un de l'autre. Quand la nuit arriva, on apercevait encore à l'horizon le profil du brick se dessinant sur un ciel pur. Georges n'avait point quitté le banc de quart, et, la tête dans ses mains, il suivait des yeux ce bâtiment qui emportait ses espérances. Raoul vint à lui et lui passa amicalement le bras autour du cou.

— Tu es donc bien chagrin de cette occasion perdue ? lui dit-il.

— Oui, répondit Georges.

— Tu ne penses donc pas que nous aurions pu être séparés pour longtemps ?

— Dans notre carrière, il faut s'attendre à des séparations pareilles. On se retrouve, d'ailleurs, ajouta-t-il un peu honteux.

Georges, dit alors Raoul d'un ton de reproche et en retirant lentement son bras, Georges, tu as dans le cœur plus d'ambition que d'amitié.

II

Les craintes du nouveau commandant de *la Thétis* ne tardèrent pas à se réaliser. Dès le lendemain, il souffrit tellement de sa blessure, qu'il se décida à cesser sa croisière et à rentrer à la Guadeloupe. La frégate y arriva deux jours après. Le commandant était si faible que, pour aller visiter le gouverneur, il fut obligé de se faire transporter à terre, couché dans un cadre. Il avait, d'ailleurs prié Georges de l'accompagner. La précaution ne fut pas inutile, car, après quelques minutes d'entretien, il s'évanouit et on dut l'emporter.

Le gouverneur se fit raconter par Georges les divers événements de la croisière.

— Alors, monsieur, dit-il quand Georges eut terminé, M. Raoul est maintenant le commandant de *la Thétis*.

— Oui, monsieur le gouverneur, répondit Georges.

Le gouverneur se promena lentement dans la chambre. Il paraissait préoccupé. Deux ou trois fois, il alla à son bureau, y prit une liasse de papiers, en feuilleta quelques-uns et les remit en place. Enfin, il s'arrêta devant Georges.

— Vous êtes, lui dit-il, un grand ami de M. Raoul.

— Oui, répondit encore Georges.

— Eh bien, monsieur, continua en souriant le gouverneur, retournez à votre bord et veuillez dire à M. Raoul de venir me trouver immédiatement.

Ces paroles auraient dû rendre Georges heureux. Elles le remplirent de tristesse. Il se les répétait à lui-même, en retournant à bord et en regardant machinalement les avirons qui frappaient l'eau en cadence. Evidemment, il s'agissait d'une mission pour Raoul. S'il réussissait dans cette mission, il pouvait, au retour, être nommé capitaine de frégate. Cette pensée, sans que Georges osât se l'avouer, lui torturait le cœur. Qu'était-ce donc que la fortune ? S'il avait été plus ancien de grade que son ami, ou si, simplement, cet ami n'eût point été à bord, c'est à lui que serait échué cette occasion de se distinguer. Le spectacle de la belle rade de la Basse-Terre, dont les rives sont chargées d'une végétation luxuriante et sur les eaux bleues de laquelle le soleil versait alors ses ardents rayons, lui pesait comme le calme de la nature pèse aux agitations de l'âme. Il eût désiré quelque orage qui lui permit de donner le change, par des efforts physiques, aux tumultueuses pensées qui l'oppressaient. — Mais hélas ! il n'y avait d'orage que dans son cœur.

— Mon cher Raoul, dit-il à son ami en montant à bord, je suis chargé par le gouverneur de te dire de l'aller voir sur le champ.

— Sais-tu ce qu'il me veut ? demanda Raoul.

— Non ; mais notre second est hors d'état de garder le commandement de la frégate : il est presque mourant. Va ajouta-t-il d'une voix altérée, c'est peut-être la fortune qui vient, comme tu le disais, te prendre par la main.

— J'en accepte l'augure, surtout venant de toi, répondit Raoul. Et, tout joyeux, il descendit à terre.

Le gouverneur l'attendait. Il aimait beaucoup Raoul, qui lui avait été recommandé par un de ses anciens camarades.

— Mon cher Raoul, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, je n'ai dans ce moment-ci à ma disposition d'autre bâtiment que votre frégate. Il n'y a point d'officier d'un grade plus élevé que le vôtre à qui je puisse le confier ; je vous en donne le commandement provisoire.

Raoul rougit de plaisir et balbutia un remerciement.

— Maintenant, continua le gouverneur, j'ai à vous charger d'une mission importante. J'ai appris ce matin que les Anglais avaient débarqué à la Trinité et s'étaient emparé du fort qui fait la principale défense de l'île. Vous connaissez la Trinité, je crois ?

— Nous y sommes restés trois mois en station l'année dernière.

— Eh bien ! vous savez que ce fort, d'une vingtaine de pièces de canon, est situé à l'extrémité sud, au pied même des hautes montagnes de l'île. Il s'agit de le reprendre. Les Anglais ne s'y sont installés que depuis peu de jours, et il doit être facile de les en déloger par un coup de main. Je n'ai pas de grandes instructions à vous donner. Vous allez partir immédiatement ; vous arriverez demain ou après-demain dans la nuit. Attendez au point du jour, c'est la meilleure heure. Du reste, ajouta-t-il en lui tendant quelques papiers, voici des notes sur ce qui s'est passé, et des plans de l'île et du fort. Etudiez-les chemin faisant, et agissez de votre mieux.

—Oui, monsieur le gouverneur, répondit Raoul avec une généreuse émotion dans la voix.

—Maintenant, mon cher enfant, partez, et bonne chance. Je vous attends dans quelques jours, et j'espère pouvoir vous donner alors de véritables épaulettes.

Raoul prit congé du gouverneur, et fit, plein de joie, ce trajet de terre à bord que Georges avait fait une demi-heure auparavant, avec tant d'amertume dans le cœur.

—Mon cher ami, lui dit-il en arrivant, nous appareillons tout de suite.

—Et qu'allons-nous faire ? demanda Georges avec anxiété.

—Je te conterai tout cela plus tard, fit Raoul ; appareillons d'abord.

Le ton de ces paroles, bien que Raoul les eût innocemment prononcées, déplut à Georges. Il crut y pressentir moins l'ami que le maître, moins l'égal que le commandant. En conséquence, pendant et après l'appareillage, il affecta de se renfermer strictement dans ses devoirs de lieutenant. Entre autres détails, il fit prévenir Raoul qu'il allait s'occuper de loger deux nouveaux officiers que le gouverneur avait envoyés à bord de la *Thétis*. Les chambres qui revenaient à ces officiers étaient précisément celles de Raoul et de Georges, ceux-ci, par suite de leurs nouvelles fonctions, devant occuper les appartements du commandant et du commandant en second. Raoul, au lieu d'en causer avec lui, lui fit simplement répondre d'opérer le changement comme il l'entendrait. Il était alors tout à la joie et à l'émotion du premier commandement, et peut-être, égoïste à son insu, voulait-il rester seul pour en jouir plus à son aise. Deput sur la dunette, il regardait la *Thétis*, toutes voiles dessus, s'incliner légèrement sous la brise, et courir au devant de chaque lame. Bien que cent fois, comme officier de quart, il l'eût manœuvrée dans des circonstances semblables, elle ne lui avait jamais paru si élégante ni si coquette. A son tour, il devenait ambitieux, mais de cette ambition propice qui arrive à son heure et qui n'a point eu à passer par les cruelles épreuves des désirs envieux et des déceptions. Par moments, il sentait lui monter au cœur des bouffées de jeunesse et de bonheur, et il était en même temps agité de ce frisson qui n'est point sans charmes et que cause un mélange égal d'espérance et de crainte. Il songeait au moyen de prendre le fort, mais il avait la fièvre et sa pensée vagabonde n'était pas au service d'une réflexion suivie. Elle l'emportait tour à tour vers son passé de tranquille insouciance et d'affections de famille, et vers cet avenir qui s'ouvrait si beau devant lui. Il se résigna en souriant à ne prendre une décision que le lendemain, car il voulait attendre que sa tête se fût calmée et que son cœur battit moins vite. D'autrefois encore, il pensait à Georges et à la carrière de brillants succès qu'ils pourraient parcourir ensemble. En ce moment, on piqua neuf heures, et il se reprocha d'être resté si longtemps loin de lui. Il allait le chercher lorsque Georges monta lui-même sur la dunette et lui demanda assez sèchement s'il n'avait aucune recommandation à lui faire.

—Non, lui dit Raoul ; je voudrais seulement causer avec toi.

—Nous causerons demain, répondit Georges. Il faut que je me lève à quatre heures du matin pour faire le quart. Je suis très fatigué, et je vais me coucher.

Et il descendit.

Raoul demeura tout étonné et se demanda en quoi il avait pu blesser son ami. Dès lors, ils se

sentit devenir triste, et se promena longtemps rêveur sur le pont de sa frégate. Sa joie lui revenait encore par intervalles, mais elle ne rayonnait plus comme aux premiers instants. Hélas ! le bonheur n'a que peu de durée, et, si complet qu'il soit en apparence, il ressemble presque toujours à ces beaux fruits qu'un ver caché a piqués au cœur.

Il était fort tard lorsqu'il descendit se coucher, et il éprouva une impression de malaise en entrant dans les appartements du commandant, sa demeure habituelle désormais. Ils lui paraissaient trop grands, et il regrettait sa petite chambre occupée maintenant par un étranger. Il eut beaucoup de peine à s'endormir et fit de mauvais rêves.

Le lendemain, en ouvrant sa porte, il aperçut Georges dans la batterie ; il l'appela.

—Eh bien ! dit celui-ci en entrant, comment te trouves-tu dans ton nouveau logis ?

—Comme cela, répondit Raoul. Je songe que j'en suis le troisième possesseur depuis cinq jours ; et puis, ajouta-t-il en riant, il faut quelque temps pour se familiariser avec les grands.

Georges sourit, mais ne répondit pas.

En ce moment, un domestique vint avertir Raoul que son déjeuner était servi.

—Viens-tu ? dit-il à Georges.

—Vous m'invitez, commandant ? fit Georges en affectant de rire, mais avec un ton d'amertume qui ne put échapper à Raoul.

—Comment, je t'invite ? Est-ce que nous ne mangeons pas ensemble ? Pourquoi me demandes-tu cela ?

—Parce que, répondit Georges, lorsque je t'ai interrogé hier, tu m'as fait sentir que tu étais devenu mon commandant, et que je ne veux pas m'exposer à commettre une nouvelle indiscretion.

—Mon ami ! mon frère, s'écria Raoul tout ému en tendant la main à Georges ; je ne me doutais vraiment pas que j'eusse pu te blesser ; mais c'est bien involontairement, en tous cas, et je t'en demande pardon.

La rancune de Georges ne tint pas devant cette affectueuse franchise. Il prit la main que lui tendait son ami ; seulement, il devint presque sombre et dit à demi-voix :

—C'est moi qui ai tort ; c'est moi qui suis un mauvais cœur.

Le léger nuage qui avait obscurci leur amitié disparut tout à fait pendant le déjeuner. Ils furent plus expansifs l'un pour l'autre qu'ils ne l'avaient jamais été.

—Maintenant, dit Raoul en se levant, il faut songer à notre expédition.

Et il étendit sur la table le plan que lui avait donné le gouverneur.

Tous deux l'examinèrent avec attention. Le fort, presque au ras de la mer, avait effectivement vingt canons ; mais ses murailles, disait une note qu'ils consultaient en même temps, étaient en mauvais état. Il était adossé à ces hautes montagnes de la Trinité qui s'étagent au dessus les unes des autres comme des Titans prêts à escalader le ciel. Ses derrières s'ouvraient par une poterne sur une route qui conduisait dans l'intérieur de l'île. Cette route, pratiquée dans le roc, gravissait avec une pente très-roide le flanc de la première montagne, et, tournant dans une gorge étroite, disparaissait presque aussitôt.

—Je crois tenir notre plan d'attaque, dis tout à coup Raoul. Cette poterne est celle que nous apercevons du haut de la montagne, quand nous chassions. Tu dois te rappeler que, pour descendre à la mer, nous suivions d'abord la route qui mène au fort, mais que plusieurs fois, afin d'éviter les

politesses que les officiers espagnols ne manquaient jamais de nous faire, nous sommes entrés dans une petite clairière qui se trouve sur la gauche de la route, à deux cents pas à peu près de la poterne. Là, deux sentiers s'offraient à nous, dont nous prenions indifféremment l'un ou l'autre et qui nous conduisaient en une demi-heure à la plage. Ces deux sentiers, à demi-cachés dans les ronces et dans les roches, étaient bien connus des soldats espagnols ; mais ils ne le sont peut-être pas des soldats anglais. Dans ce cas, nous pourrions nous en servir pour amener une centaine d'hommes sur les derrières du fort et opérer une diversion décisive au moment où la frégate attaquerait de front.

— Mais si on les a découverts, objecta Georges, ils peuvent être gardés ou avoir été rendus impraticables.

— C'est ce qu'il faudra voir. Nous arriverons ce soir, à la nuit, et nous pourrions mouiller la frégate dans l'anse même où donnent ces deux sentiers, à gauche du fort. Les hautes falaises déroberont la vue de la *Thétis* aux sentielles anglaises. Dès que la frégate sera mouillée, nous ferons une reconnaissance. Toi, avec un canot, tu iras au sentier de droite ; moi, avec la baleinière, à celui de gauche. Nous monterons seuls, et, si nous ne trouvons pas d'obstacle, au bout d'une demi-heure nous devons nous donner la main. Si, après cette demi-heure, le premier arrivé ne voyait pas arriver l'autre, c'est que l'un des deux sentiers seulement serait praticable. Mais ce serait assez. En tout cas, nous ne nous attendrions pas et nous retournerions à bord. Une fois à bord, si l'entreprise est possible, tu choisiras cent hommes ; tu iras t'embusquer avec eux aux environs de la clairière, et tu seras prêt à attaquer au moment où, après avoir appareillé, j'ouvrirai moi-même le feu avec la frégate.

— Ce seront peut-être cent hommes bien exposés, s'ils ne réussissent pas.

— Non, car le fort est le seul point de l'île que possèdent les Anglais, et ils n'ont pu y mettre encore que quatre à cinq cents hommes. Tu aurais toujours la retraite libre et je viendrais te recueillir avec les embarcations armées en guerre.

Ce plan fut provisoirement adopté, et les deux jeunes gens attendirent avec impatience le moment de l'exécuter.

Vers dix heures du soir à peu près, la frégate arriva à sa destination. Elle était favorisée par une nuit complète, car la lune ne devait se lever qu'à minuit. Pour plus de prudence, elle ne mouilla pas et mit seulement en panne. Peu après, Georges et Raoul embarquèrent, l'un dans le grand canot, l'autre dans la baleinière. Ils convinrent une dernière fois de ce qu'ils avaient à faire, et poussèrent du bord.

Raoul, qui se rendait au sentier de gauche, le plus rapproché du fort, avait fait garnir de basane les pîlles de ses avirons, pour qu'ils fissent le moins de bruit possible. Il sauta à terre et se mit à gravir le sentier. A peine avait-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta. S'il trouvait Georges à la clairière, il vaudrait mieux, afin de s'entendre sur les dispositions du combat, qu'ils revinssent à bord ensemble que séparément, et, dans ce cas, il était inutile que leurs deux embarcations les attendissent. Il se décida à renvoyer la baleinière, que le voisinage du fort exposait plus que le grand canot à être surprise. Calculant, toutefois, qu'il pouvait rencontrer un obstacle et qu'il faudrait alors le temps de rebrousser chemin, il ordonna à la baleinière de l'attendre une heure, et si, cette heure écoulée, elle ne le voyait pas revenir, de rejoindre le bord.

Ces précautions prises, il s'engagea résolument dans le sentier, prêtant l'oreille au moindre bruit et écartant avec la main ou avec son sabre les branches qui lui barraient le passage.

De son côté, Georges était arrivé à la plage et s'était mis immédiatement en route. Le sentier qu'il suivait était un peu plus frayé que celui de Raoul ; aussi y marchait-il plus vite. Il s'avavançait, d'ailleurs, avec une insouciance singulière du danger. Une exaltation dont il ne se rendait pas compte s'était emparée de lui, et ses amers regrets de la veille, qu'il était parvenu à conjurer depuis le matin, lui revenaient en foule. De nouveau, il maudissait cette destinée qui faisait de lui l'humble satellite de la fortune de son ami. Cette expédition, qui, si elle réussissait, allait rapporter à Raoul de la gloire et un grade, ne lui vaudrait à lui qu'un bonne note ; et, cette bonne note, il la devrait aux éloges que Raoul, dans son rapport, ferait sans doute de ses services.

A cette perspective, son orgueil s'irritait, et il montait d'un pas plus rapide, avec une sorte de rage, sans s'inquiéter des pierres qui roulaient sous ses pieds et des ronces qui lui déchiraient le visage et les mains. Lui aussi s'arrêtait de temps à autre et prêtait l'oreille ou sondait le terrain du regard, mais avec l'espoir, non avec la crainte, d'entendre quelque bruit, de découvrir quelque obstacle qui révélerait la présence de l'ennemi. Il eut souhaité que l'entreprise avortât. Il le sentait et il en rougissait de honte. Enfin, il arriva à la clairière, et n'y trouvant pas Raoul, il s'assit sur une pierre ; et là, la tête dans ses mains, l'œil fixe devant lui, il resta livré à de douloureuses pensées.

Au bout de quelques minutes, quelqu'un le toucha à l'épaule. Il tressaillit, releva la tête et reconnut Raoul, dont la physionomie rayonnait.

— Eh bien, lui dit Raoul, les deux sentiers sont libres. Allons jusqu'à la route ; nous pourrions peut-être apercevoir la poterne.

La lune venait de se lever. Elle était rouge et montait rapidement à l'horizon, comme elle le fait dans les pays tropicaux.

Ils aperçurent la poterne. Soit que les Anglais n'eussent pu lever la herse, soit qu'ils crussent n'avoir rien à redouter de l'intérieur de l'île, elle n'était fermée que par une simple palissade.

Raoul ne put retenir un mouvement de joie.

Devant ces probabilités de succès pour l'attaque projetée, le cœur de Georges, au contraire, se remplit d'amertume. Il voyait Raoul tellement heureux, qu'il se prenait à le haïr.

— Maintenant, dit Raoul, retournons à bord, je reviens avec toi ; j'ai renvoyé ma baleinière.

Lorsqu'ils furent arrivés à la clairière, Raoul s'arrêta. Les hommes à qui sourit la fortune éprouvent je ne sais quel vague besoin de rêverie.

— Quel étrange et admirable paysage ! dit-il.

Le spectacle qui se déroulait à leurs yeux était étrange et admirable en effet. La lune, courant avec tous ses rayons sur la mer unie comme une glace, éclairait de bas en haut la montagne dont les roches amoncelées affectaient une beauté sinistre. Le ciel, sans étoiles, d'un azur foucé, presque noir, s'abaissait promptement et fermait brusquement l'horizon. La frégate, dont un côté était mis dans l'ombre par la projection des hautes falaises qui l'abritaient, recevait de l'autre, sur ses voiles blanches, une lumière éclatante et rouge ; tandis que, pesant sur les flots dans ses lentes oscillations, elle faisait surgir de l'eau, tout autour d'elle, une ceinture de phosphore.

(A continuer.)

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



—COMMENT ? pourquoi ?

—Il me reste une dette à acquitter, une seule, la plus sacrée de toutes.

—Eh bien ?

—Eh bien, chose étrange, des obstacles presque insurmontables se dressent à cette heure entre le but et moi.

—Lesquels ?

—Ce créancier de mon père était une femme, morte il y a quinze années, laissant une fille, un enfant de trois ans à peine, qui disparut au moment où s'éteignait sa mère. Qu'est devenue cette fille ? Existe-t-elle encore ? Je n'ai pu le découvrir ; il ne m'est pas possible de retrouver sa trace. Toutes les recherches faites par moi jusqu'à ce jour ont échoué.....et Dieu sait si elles furent nombreuses !

—Mais, à défaut de cette enfant, n'existe-t-il pas d'autres héritiers ?

—Un seul collatéral, la mort de la fille étant prouvée, aurait droit à l'héritage de la comtesse de Kéroual. C'était, à l'époque de mon départ, un personnage un peu plus que douteux dont mon père se défiait beaucoup, un homme assurément bien né et de formes charmantes, mais devenu fatalement un aventurier de bonne compagnie après avoir gaspillé deux ou trois fortunes ; en somme, un franc gredin, capable de fort vilaines choses.

—Qu'est-il devenu ?

—Je ne sais. Lui aussi est insaisissable. Peut-être se cache-t-il, criblé de dettes, traqué, poursuivi ; peut-être vit-il à l'étranger de quelque métier inavouable ; peut-être enfin végète-t-il incognito derrière les grilles d'un pénitencier, et si cela est, c'est justice. Bref, je l'ai fait chercher vainement et je commence à désespérer de le retrouver jamais ce qui me cause un très-vif chagrin.

—Qu'allez-vous faire ?

—Chercher encore, chercher sans cesse.

—Quand vous arrêterez-vous ?

—Jamais avant d'avoir payé ma dette, ou acquis la certitude que les héritiers de la comtesse de Kéroual n'existent plus. Oui, j'irai jusqu'au bout, et Dieu qui m'a soutenu si longtemps m'accordera la suprême faveur de me laisser atteindre le but.

—Mais dans le cas où vous obtiendriez enfin que la preuve que ces héritiers tant cherchés sont morts ?

—Oh ! dans ce cas, je n'aurai qu'un parti à prendre, et il est bien simple. Les sommes dont je ne suis que le depositaire, dépassent, avec les intérêts capitalisés depuis quinze ans, le chiffre de deux millions. J'emploierai ces deux millions à fonder un lieu de refuge où seront reçues chaque année cinquante de ces orphelins que la misère va livrer au vice. Cette maison sainte portera le nom d'ASILE KÉROUAL, et les jeunes filles, sauvées de la honte par cet appui venu d'une tombe, prieront chaque jour pour leur bienfaitrice et pour son enfant.

—Ah ! s'écria Lionel Morton en serrant de nouveau les mains de Georges, et vous aviez presque l'air, tout à l'heure, de douter de la vertu ! Savez-vous bien que vous êtes un homme admirable et

que ce que vous venez de me dire est tout simplement magnifique !

—Allons donc, cher ami, répliqua le fils de Philippe de la Brière, n'exagérez rien, je vous en prie. La sympathie que je vous inspire vous fait voir avec des verres grossissants des mérites qui n'existent pas. J'essaye de me conduire en honnête homme, voilà tout. C'est mon devoir et rien que mon devoir.

Tout en échangeant les paroles que nous venons de reproduire, le Français et l'Américain, nous l'avons dit, se promenaient de long en large dans l'espace relativement libre qui s'étendait devant cette baraque de saltimbanques dont l'estrade restait depuis plus d'une heure morne et silencieuse.

Laissons les deux amis continuer leur promenade.

Soulevons le rideau de la baraque et pénétrons dans ce compartiment, interdit au public, qui forme le domicile particulier des saltimbanques dans chacune de ces installations nomades, et qui leur sert de cuisine, de réfectoire et de chambre à coucher.

Deux personnes s'y trouvaient en ce moment ; nous les connaissions déjà l'une et l'autre. La femme était Périne Rosier, la jeune fille était Georgette.

Quinze années écoulées, et sans doute de grands soucis, de grandes fatigues, de grands chagrins, avaient singulièrement modifié l'apparence de l'ex-femme de confiance de la comtesse de Kéroual.

Les traits de Périne conservaient leur régularité d'autrefois, mais des mèches blanches se mêlaient à ses cheveux d'ébène ; des rides profondes sillonnaient son front ; un large cercle d'azur estompait le contour de ses paupières ; ses joues brunes, autrefois si fermes et si rondes, s'affaissaient, et sa bouche se crispait presque sans cesse en une sorte de sourire amer et dédaigneux. Le visage exprimait habituellement la tristesse et la lassitude.

Périne Rosier n'avait pas conservé non plus cette apparence svelte et nerveuse qui lui donnait l'air d'une jeune fille quand elle passait sous les futaies du parc de Rochetaille. Sa taille souple s'était épaissie, et ses épaules, jadis si rondes, maintenant presque carrées, allourdissaient singulièrement sa démarche.

Nous devons ajouter, pour être juste, que l'étrange costume dont elle était revêtue ne contribuait pas peu à le rendre complètement dissemblable d'elle-même. Qu'on en juge par ce croquis rapide :

Pour coiffure, un bonnet de police d'une forme pleine de hardiesse et de fantaisie, en drap rouge, galonné d'argent, crânement incliné vers l'oreille droite et maintenu en place par une sorte de petite dragonne passant sous le menton.

Un corsage de velours cramoisi, légèrement décolleté et couvert de paillettes, laissait à découvert le haut des épaules massives et les bras robustes.

Ce corsage rejoignait une jupe courte d'une étoffe bizarre imitant la peau de tigre ne dépassant pas le genou. Périne portait en outre des bottines de velours cramoisi pareil à celui du corsage.

Mais le détail le plus bizarre, sans contredit, de ce singulier accoutrement, c'était un large plastron de peau chamoisée, retenu sur la poitrine par une double bretelle et illustré, au côté gauche, d'un cœur de drap rouge.

Georgette, que nous avons vue toute enfant, jouant avec Marthe de Kéroural sur la pelouse devant le château, était devenue une ravissante fille de dix-huit ans, petite plutôt que grande, mais blanche, rose, gacieuse, pleine de vie et de pétulance. Une abondante chevelure d'un châtain foncé couronnait son charmant visage, résolu sans effronterie. Ses grands yeux disaient l'innocence, malgré la vivacité de leurs regards, et rien n'était plus frais, plus naïf et plus chaste que son sourire.

Georgette, elle aussi, portait un de ces costumes aux couleurs vives qu'on a l'habitude de voir figurer dans les parades, sur les tréteaux des baraques de saltimbanques, mais ce costume, bien loin de faire tort, à sa piquante et printanière beauté, mettait en relief les formes parfaitement élégantes de sa mignonne petite personne.

Un cercle de cuivre doré, au centre duquel tremblait, au bout d'un élastique, un papillon de diamants faux, entourait sa tête et lui donnait l'air d'une jeune fée.

Un châle tartan, à larges carreaux rouges et noirs, jeté sur ses épaules, cachait à demi les paillettes lumineuses de son corsage.

Périne, assise sur un pliant dans l'un des angles de l'étroite chambre aux murailles de planches, avait les sourcils froncés et sa bouche se grisait. L'un de ses pieds frappait le sol, tandis que sa main droite, martelant la toile cirée d'une petite table placée près d'elle, y dessinait, comme sur la peau d'âne d'un tambour, les modulations d'une marche orageuse.

Evidemment elle était furieuse.

Georgette avait les yeux fixés sur elle avec une tendre inquiétude.

— Et ce Guignolet qui ne revient pas ? s'écria tout à coup Périne dont la sourde colère débordait.

— Mère, répondit la jeune fille d'une voix très-douce et avec une câlinerie adorable, un peu de patience, donc !

Aujourd'hui, jour de grande fête, on boit partout. Il y a des cabarets improvisés par centaines. Guignolet sera peut-être obligé de les visiter tous avant de réussir à mettre la main sur mon père.

— Au fait c'est possible, j'ai peut-être tort.

— Tu lui as bien recommandé, d'ailleurs, à ce pauvre Guignolet, de ne pas revenir seul. Il veut t'obéir, j'en suis certaine, et peut-être a-t-il beaucoup de peine à décider mon père à le suivre.

Périne frappa la petite table de son point fermé et le sillon tracé entre ses deux sourcils se creusa de plus en plus.

A cet instant précis, comme pour donner raison à la jeune fille, une voix légèrement fêlée, une voix nasillardre et comique, cria près de la baraque :

— Nous voilà, patronne, nous voilà ! Ne vous faites point de mauvais sang, nous arrivons, c'est nous-mêmes.

En même temps, le morceau de toile à matelas qui servait de portière s'écarta vivement, et Guignolet, exécutant cet exercice cher aux gamins et qui consiste à tourner sur ses pieds et sur ses mains comme une roue, fit une entrée bizarre dans l'étroite chambre où l'attendaient Périne et Georgette.

Guignolet, jeune pitre de la plus belle espérance, pouvait avoir vingt-et-un an ou vingt-deux ans. Il portait le costume traditionnel de paille, de

culotte bouffante et jaquette large d'étoffes à carreaux; une perruque rousse ornée d'une longue queue retroussée nouée d'un ruban rouge, lui couvrait la tête.

Malgré cet accoutrement grotesque, Guignolet n'était pas vilain garçon. Une certaine dose d'intelligence se lisait sur les traits de son visage honnête et placide. Sa taille bien prise et ses membres bien découplés annonçaient la vigueur et la santé.

A peine replacé dans une situation normale, c'est-à-dire sur ses pieds, il lança dans la direction de Georgette un regard tout chargé d'électricité amoureuse, et la jeune fille, nous devons en faire l'aveu, ne témoigna ni surprise ni mécontentement et se garda bien de baisser les yeux sous le poids de ce regard.

Nous croyons même pouvoir ajouter qu'elle y répondit par un regard furtif.

— Pourquoi donc t'égosillais-tu à crier : Nous voilà ! puisque tu reviens seul ? demanda Périne au jeune pitre

— J'ai pris l'avance pour vous prévenir, répliqua vivement Guignolet ; il me suit, patronne, il me suit.

Il ajouta tout bas :

— Et dans quel état, grand Dieu !

— Où était-il ? reprit Périne.

— Au *cabaret du Cœur volant*, patronne, près du bord de l'eau.

— Avec de mauvais drôles, j'en suis sûre.

— Ah ! dam ! patronne, la vérité vraie, c'est qu'il y en avait pas mal de sujets à caution. Deux surtout, des coureurs de foire, des rôdeurs, *Passe-la-Jambe* et *Tromb-Alcazar*, suffit. Je me défie de ces particuliers-là.

— Sauf vot' respect, patronne il *pompaît*. Ah ! pour ce qui est de lever le coude avec grâce, à lui le pompon ! Personne n'est dans le cas de le dégotter. C'est un joli talent qu'il possède là ?

Ce dialogue fut interrompu par l'arrivée de Jean Rosier.

Le ci-devant garde-chasse, redevenu saltimbanque, gravit d'un pas lourd et chancelant les quatre ou cinq marches qui conduisaient à l'intérieur de la baraque, en même temps il chantait à tue-tête, sur un air très-couru, le refrain la qui ne l'est pas moins :

C'est le roi barbu s'avance.....

Bu qui s'avane.....

Bu qui s'avance.....

Bu qui s'avance.....

Il souleva la portière ; mais, au moment de franchir le seuil, il fit un faux pas, il perdit l'équilibre, et il serait tombé de tout son long sur le plancher, si Georgette et Guignolet ne s'étaient précipités tous les deux pour le soutenir.

— Ah ! balbutia Périne avec une expression de profond dégoût, ah ! le malheureux, il est ivre encore, ivre déjà.

PÉRINE ET JEAN.

Jean Rosier, âgé de cinquante ans à peine, offrait l'apparence d'un vieillard.

Sa chevelure taillée en brosse, et sa barbe qu'il portait longue, étaient complètement blanches. Ses yeux paraissaient mornes et ses prunelles éteintes sous ses paupières plissées et flétries.

Le nez tranchait vigoureusement, par ses tons vifs et violacés, sur la paleur malsaine du visage.

Le corps, taillé jadis sur le modèle de celui d'Hercule, avait subi un amaigrissement général.

A voir les membres flottant sous les plis du maillot couleur de chair devenu trop large, on était en droit de supposer que toute vigueur avait disparu, et que les muscles et les nerfs ne conservaient rien de leur ressort et de leur élasticité.

Le visage, l'attitude, le regard de l'ex-garde-chasse, tout, enfin, exprimait un abrutissement presque sans bornes.

Jean Rosier, par-dessus son maillot, portait un paletot, gris de fer. Un chapeau de feutre gris avachi, rougi, bossué, râpé, déformé, brisé, couvrait sa tête et s'inclinait mélancoliquement d'arrière en avant.

Périne fit quelques pas dans la chambre étroite, puis elle s'arrêta en face de son mari qui, depuis le moment où elle l'avait jeté sur la chaise, était resté muet et immobile.

— Jean..... lui dit-elle.

Il leva lentement la tête, et regardant sa femme avec une expression toute bestiale, il demanda :

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Je veux te parler.

— Vas-y, j'écoute.

— Jean commença Périne, ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça

— Quoi ? qu'est-ce qui ne peut pas durer ?

— La vie que nous menons. La patience s'use, à la longue ! la mienne est à bout, je t'en prévient. Il faut que cela finisse !

— Hein ? tu dis ?.....

— Je dis que je me tue le corps et l'âme à gagner de l'argent.....

— Est-ce que je n'en gagne pas ma part ? interrompit Jean Rosier.

— Non, tu ne gagnes rien ! Tu ne sais que dépenser, toi ! Je suis seule pour suffire à tout, et les fruits de mon dur travail et de mes cruelles fatigues s'engloutissent au cabaret.

L'ex-garde-chasse fit entendre un grondement de bête acculée.

— Encore le cabaret ! s'écria-t-il d'un ton farouche et presque menaçant. Veux-tu donc me le reprocher encore ?

— Oui, encore, encore et toujours, car c'est de là que vient la misère ! C'est la plaie de notre maison ! Ce sera notre perte ! Tu étais né pour être bon, Jean Rosier ! L'absinthe et l'eau-de-vie te rendent méchant, car elles te rendent fou ! Elles te font oublier que nous avons deux enfants à nourrir !

Le saltimbanque haussa les épaules. Une sorte de rictus sardonique souleva sa lèvre, et il répliqua avec un ricanement de mauvais augure :

— Deux enfants ! Ah ! oui, parlons-en !

— Il faut que j'en parle, puisque, quand tu es ivre, tu ne t'en souviens pas. Mais j'en ai assez, vois-tu ; j'en ai trop !

Pour la seconde fois, Jean Rosier fit entendre un grondement sourd, et il entra en pleine révolte, sans cependant oser croiser son regard avec le regard de sa femme.

— Eh bien ! moi aussi j'en ai assez ! moi aussi j'en ai trop ! répliqua-t-il. Je ne vois pas pourquoi nous nous tuons le corps et l'âme, comme tu dis, pour nourrir les enfants des autres.

— Oh ! tais-toi ! tais-toi ! s'écria Périne avec terreur et avec colère.

Mais les influences alcooliques, de nombreuses libations donnaient à Jean Rosier une énergie dont il n'avait pas l'habitude.

— Me taire ! continua-t-il, tu veux que je me taise ; et pourquoi donc que je me tairais ? Est-ce que ce n'est point la vérité que je dis là ? Est-ce que nous avons deux enfants ? Est-ce que si tu ne

étais pas mis dans la tête de prendre à notre charge la fille de la comtesse, de lui faire apprendre un tas de choses qui ne sont nécessaires que quand on est riche, de lui acheter des robes comme à une demoiselle, et de payer son apprentissage chez une grande couturière, tandis que notre enfant, à nous, fait le saut de carpe et le grand écart ; est-ce que, si tu n'avais pas voulu tout cela, nous aurions eu besoin de reprendre ce métier de saltimbanque, ce métier ignoble qui me dégoûte ?

— Ah ! s'écria Périne indignée, ah ! malheureux, comme il faut que tu sois ivre pour parler ainsi !

— Que je sois ivre ou non, je dis ce que je pense.

— Quand tu ne seras plus affolé par l'eau-de-vie, tu regretteras ces mauvaises paroles-là.

— Non, je ne regretterai rien.

— Je te dis que si, car la mémoire te reviendra en même temps que la raison !

— Je n'ai rien oublié.

— Tu n'as rien oublié ! répliqua Périne. Tu te souviens alors de ce que la comtesse de Kéroual a fait pour toi, pour moi, pour notre fille il y a quinze ans ? N'étais-tu pas perdu, sans elle ? La cuisse brisée, tu allais mourir ! Que serions-nous devenus, Georgette et moi, obligées de mendier pour vivre ?

La comtesse de Kéroual nous a fait du bien, je ne le nie pas, dit Jean Rosier d'une voix sombre, mais.....

— Mais quoi ? demanda vivement Périne.

Mais, depuis quinze ans, cette dette-là, m'est avis que nous l'avons grandement payée et qu'à cette heure nous ne devons plus rien.

— Mais c'est honteux, sais-tu bien ce que tu dis là ! murmura Périne. Est-ce que les dettes de cœur se payent jamais assez ? Est-ce qu'il arrive un jour où il y a prescription pour la reconnaissance ? L'ingratitude est plus qu'un vice, Jean, c'est un crime ! Eh bien ! oui, nous avons repris notre ancien métier pour élever Marthe, pour l'habiller convenablement, pour la mettre en apprentissage ; mais, en faisant cela, nous n'avons fait que notre devoir.

— Notre devoir ! ricana Jean Rosier.

— Oui.

— Ah ! par exemple, si tu viens à bout de me prouver ça, tu seras bien habile !

— J'avais dit à Mme de Kéroual expirante : « Marthe sera ma fille aussi ! Désormais, j'ai deux enfants ! » Y a-t-il quelque chose au monde qui soit plus sacré qu'un serment pareil ? Y a-t-il quelqu'un d'assez infâme pour ne pas tenir la parole ainsi donnée ? Pauvre chère madame, elle est morte en croyant qu'elle avait assuré l'avenir de sa fille et le nôtre en même temps ! Quelle confiance elle nous témoignait ! Ne venait-elle pas de remettre entre nos mains la fortune tout entière de Marthe !.....

— La fortune de Marthe ! interrompit l'ex-garde-chasse avec amertume ; parlons-en ! Jolie fortune ! Des titres, des paperasses ! Avec une fortune comme celle-là on a tout ce qu'il faut pour mourir de faim !

— Eh ? s'écria Périne, Mme de Kéroual, ma chère maîtresse, pouvait-elle supposer que son banquier, M. de la Brière, ruiné soudainement, venait de faire faillite au moment où elle expirait ?

— Et de se brûler la cervelle pour ne pas répondre aux gens qu'il mettait dans la misère, répliqua Jean, tandis que *mossieu* son fils décampait de Paris et filait on ne sait où, en emportant peut-être un bon lopin du magot dans ses poches ! En voilà

du joli monde ! Veux-tu que je te dise, eh bien ! tout ça, c'est canaille et compagnie ! Voilà mon opinion !

— Jean, fit Périne avec fermeté, ne répète pas des choses pareilles, ne les répète jamais ! Si tu n'avais, comme en ce moment, la triste excuse de l'ivresse, je désespérerais de toi, car alors tu serais un mauvais homme, un homme sans cœur, et il faudrait nous séparer.

Tandis que Périne prononçait ces paroles, la physionomie de Jean Rosier changeait comme par enchantement. Les couleurs ardentes de son nez semblaient s'éteindre ; son visage exprimait une profonde émotion, et ses lèvres tremblantes répétaient ces deux mots :

— Nous séparer !.....

— Oui, répondit Périne, et, quoique je ne sois qu'une femme, j'aurais assez de courage et de force pour nourrir à moi toute seule ma fille et celle de la comtesse.

— Allons... allons... murmura le saltimbanque avec un sourire abruti, tout ça c'est des bêtises. Tu ne penses pas à me quitter ; tu dis ça pour m'effrayer !

— Je parle sérieusement, au contraire ; la vie à deux, la vie telle que tu me la fais, n'est plus possible.

— Tu sais bien, Périne, que ton vieux Jean ne pourrait pas vivre sans toi.

— Il le faudra bien, cependant, si tu continues à l'abrutir dans la boisson. Je suis lasse de te disputer à l'ivresse ! J'en ai assez de ces scènes honteuses qui se renouvellent chaque jour. Il faut prendre un parti décisif : entre la femme et le cabaret, choisis !

— Ah ! pas de danger que j'hésite !

— Que choisis-tu ?

— Ma femme, pardieu ! et au diable le cabaret !

— Tu dis ça parce que tu es seul avec moi, mais s'ils étaient là, les autres, tes compagnons de fainéantise et d'ivrognerie, et s'ils t'appelaient, que leur répondrais-tu ?

— Je leur répondrais : "Passez votre chemin et ne comptez plus sur moi !"

— Bien vrai, Jean, tu dirais cela ?

— Oui, je te le jure !

— Mais n'est-ce pas encore un serment d'ivrogne ?

— Non, foi de brave homme !

— Ah ! s'écria Périne avec un transport de joie dont le rayonnement illumina son visage qui reprit, pour une seconde sa beauté et presque sa jeunesse d'autrefois : ah ! que Dieu t'entende !

— Tu verras ! Voici bientôt l'heure de la parade, je conduirai les musiciens, je chaufferai le boniment, je soulèverai une futaille avec mes dents en portant un canon sur mes reins ; enfin, je serai l'*Hercule Parisien* comme tu es la *femme phénomène*, et je te ferai faire une recette dont tu me diras des nouvelles !

— A la bonne heure, donc, je te retrouve ! Eh ! Georgette.

La portière de toile à matelas se souleva et le jeune pâtre montra, dans l'entrebaillement de l'étoffe, son visage enfariné couronné de la petite perruque à queue rouge, et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, patronne ?

— Va prévenir les musiciens, et dis à Georgette de tout mettre en ordre dans la baraque pour la représentation. La parade commencera dans dix minutes.

— Suffit, patronne, on y court ! Et Guignolet disparut.

— Mon Dieu ! murmura Périne Rosier restée seule, donnez à mon mari le courage de tenir ce qu'il a promis ! Vous qui mesurez le vent à la brebis tondue, ne m'imposez pas plus longtemps une tâche au-dessus de mes forces !

IV.—*Le caboulot du Cœur volant.*

A cinquante ou soixante pas de la baraque de Jean Rosier et de Périne, un industriel avait édifié, sur la lisière de la contre-allée, près de la Seine, une construction en planches, percée d'une porte et d'une fenêtre, meublée intérieurement d'une longue table en bois blanc, de quelques escabelles, de deux tonneaux, l'un de vin, l'autre d'eau-de-vie, et de trois ou quatre douzaines de ces verres communs si épais qu'ils peuvent tomber sans se casser.

Au-dessus de la porte, sur une banderolle de toile blanche, se lisaient ces mots en lettres rouges :

CABOULOT DU CŒUR VOLANT,

énigmatique enseigne que nous ne nous chargeons point d'expliquer.

C'était là que Guignolet était venu chercher Jean Rosier une demi-heure avant ce moment.

Le caboulot se trouvait occupé par une demi-douzaine d'individus de mauvaise mine qui fumaient et buvaient en jouant une poule au loto.

Deux de ces individus méritaient les honneurs d'une description particulière, par l'excellente raison qu'ils doivent jouer un rôle important dans notre récit.

Le premier, celui qui tient le sac, tire les boules du loto et proclame successivement les numéros, est vêtu d'un pantalon grance (dépouille militaire provenant du Temple et qui servit peut-être d'enveloppe aux tibias héroïques d'un futur maréchal de France), d'un paletot jadis bleu dont l'état de conservation et surtout de propreté laissent à désirer beaucoup ; d'une cravate de laine multicolore, serrée autour du cou et étalée sur la poitrine de façon à déguiser absolument le linge peut-être absent, et enfin d'une casquette en velours gris, miroitée, sur la visière de laquelle une chaîne gourmette, en cuivre doré, attire le regard le plus discret.

La tête de cet homme si misérablement vêtu est d'une beauté tout à la fois pittoresque et majestueuse.

Son front, son nez, sa bouche, ses yeux, enfin tous les traits de son visage offrent au premier coup d'œil le type grec dans sa plus irréprochable pureté.

De magnifiques cheveux, de ce noir bleuâtre qui plaît tant aux artistes, mais parsemés de nombreux fils d'argent, et une barbe épaisse et longue, naturellement ondulée, tombant jusque sur la poitrine, complètent l'illusion.

On croirait voir quelque marbre de Phydias ou de Praxitèle animé soudain par le souffle d'un moderne Pygmalion.

Mais en examinant plus attentivement, en étudiant l'expression de cette tête si belle, on sent un éloignement involontaire se manifester, un dégoût instinctif, une répulsion irrésistible, succéder à l'admiration.

C'est qu'en effet ce front olympien est couvert de ces rides profondes que creuse la débauche et non pas la vieillesse.

Les yeux sont entourés d'un cercle bleuâtre et bistré qui rend plus frappante encore la rougeur des paupières. Les cils sont clairsemés et rongés à demi. Les plis de sa bouche dénotent une sensualité grossière ; enfin la physionomie tout en-

tière, en flagrant désaccord avec les lignes du visage, indique clairement la bassesse, le vice, tous les mauvais instincts, tous les honteux penchants.

Cet homme peut avoir cinquante ans. Une courroie passée sur une épaule maintient à son côté une sorte de cassette en cuir, assez semblable pour la forme aux boîtes des facteurs parisiens.

Il s'appelle *Tromb-Alcazar*, ou du moins il a reçu ce surnom, nous ne savons pourquoi, et peut-être l'ignore-t-il lui-même.

Il a jadis exercé la profession de *modèle* dans les ateliers d'artistes.

Maintenant il a d'autres aspirations, de plus hautes ambitions, que nous ne tarderons pas à connaître.

Le second de nos deux personnages est placé en face de *Tromb-Alcazar* et répond au sobriquet de *Passe-la-Jambe*.

C'est un jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, de taille moyenne, mais qui paraît grand, tant sa maigreur atteint des proportions exagérées et invraisemblables.

Sa blouse blanchâtre couvre un torse étrié et quasi diaphane. Ses jambes de héron se trouvent à l'aise dans un vieux pantalon aussi étroit qu'un fourreau de parapluie.

Ses pieds seuls semblent énormes, chaussés qu'ils sont de lourds souliers à larges semelles constellées de clous comme la porte d'une prison.

Une calotte grecque, de drap jadis rouge, se perche sur le haut de sa tête petite et pointue, ornée de cheveux d'un blond douteux, coupés très-courts, à l'exception de deux longues mèches huilées qui se tordent en accroche-cœurs le long des joues.

Le visage, d'une teinte blafarde et terreuse, éclairée par de petits yeux vifs et cyniques, offre le type particulier au *voyou* de Paris, au *pâle voyou* chanté par Barbier dans ses iambes, au bâtard né des hideux amours de la borne et du ruisseau, et devenu *rodeur de barrières*.

Certains industriels de nos boulevards, les ramasseurs de bouts de cigares, les marchands de contre-marques, les vendeurs de chaînes de sûreté, et d'habitants de la lune, offrent des exemplaires plus ou moins réussis de ce type infini de curieux qu'on est à peu près sûr de retrouver dans toute sa pureté sur les bancs de la police correctionnelle, lorsque messieurs de la sixième chambre jugent des associations de jeunes malfaiteurs.

Passe-la-Jambe, nous le répétons, était la vivante incarnation de cette physiologie effroyablement originale et essentiellement parisienne.

Il représentait le pur sang de cette race immonde.

Rien n'y manquait, ni le front bombé ou plutôt bossué, dénotant une intelligence très-réelle, mais applicable seulement au mal.

Ni le nez capricieusement retroussé, aux narines larges et mobiles, semblant flairer sans cesse le garde-manger d'autrui.

Ni les yeux d'une nuance indécise et si pâles que leur prunelle paraissait à peu près incolore.

Ni la bouche largement fendue, aux lèvres blanches; bouches gouailleuse, gourmande, luxurieuse.

Ni le menton pointu et moqueur ni, les quelques poils d'un blond blanc formant sous les narines un simulacre de moustaches; ni, enfin, l'expression indiciblement pillarde, goguenarde et astucieuse, donnant à tout le visage un cachet tranché et indélébile.

Tel était *Passe-la-Jambe*, et nous prenons sur nous que jamais photographie ne fut plus ressem-

blante que le rapide croquis tracé dans les lignes précédentes.

Au moment où nous venons de franchir le seuil du caboulot, en bravant une atmosphère empestée par la fumée des pipes chargées d'exécrable tabac, les joueurs, tout en posant de petits ronds de liège sur les cartons graisseux, dialoguaient, et le sujet de ce dialogue était Jean Rosier le saltimbanque.

— Vingt-deux ! mes enfants, les deux cocottes ! annonça *Tromb-Alcazar*.

Puis tout en remuant les boules dans le sac, il continua :

— A-t-on vu comme sa légitime l'a envoyé relancer jusqu'ici par ce petit criquet de Guignolet !

— Et comme il s'est dépêché de filer son nœud ! appuya l'un des joueurs.

— C'est pas un homme, ça, c'est une guenille ! dit *Passe-la-Jambe*. Faut-il être assez *gniôle*, je vous l'demande, pour se laisser mener par les femmes ! J'en hausse les épaules ! Oh ! la ! la ! Ma parole d'honneur, ça m'fait suer !

— Ah ! ah ! fit observer quelqu'un, la saltimbanque est une gaillarde !

— Et le mari n'est pas un gaillard ! répliqua *Passe-la-Jambe*.

— Voulez-vous que je vous dise ? conclut magistralement *Tromb-Alcazar*.

— Oui, oui.

— Eh bien ! cet homme-là, il a sa soupe à lui, quand elle est dans son ventre !

La galerie accueillit cette boutade par des éclats de rire, et *Tromb-Alcazar*, tirant du sac un dernier numéro, s'écria :

— Quatre-vingt-treize ! Ça me fait un quine. J'ai gagné !

En même temps il saisit les enjeux, déposés, sous forme de monnaie de billon, dans une petite corbeille placée au milieu de la table.

La poule étant de cinquante centimes par personne, il y avait trois francs en gros sous.

— Tu vas trop vite, murmurèrent quelques voix, vérifions d'abord !

Tromb-Alcazar se posa dans une attitude de capitaine et demanda :

— Se défierait-on de moi, par hasard ?

— Non, répondit *Passe-la-Jambe*, mais les amis prétendent que tout un chacun est susceptible de se tromper.

— Vérifiez donc, j'y consens ; je suis bon prince. La vérification démontra que l'ex-modèle avait réellement gagné.

— Vous voyez ! dit-il majestueusement en se drapant dans sa loyauté.

— Qu'est-ce que tu payes ? fit *Passe-la-Jambe*.

— J'offre une absinthe panachée à tout le monde. Eh ! eh ! garçon, six perroquets, plumets d'anis !

— Voilà ! voilà !

— Six absinthes à deux sous, ça ne fait que douze sous, murmura l'un des joueurs ; qu'est-ce que tu commandes après l'absinthe ?

— Rien du tout, mon fiston, et je file.

— Ça n'est pas du jeu. Nous sommes convenus que l'argent de la poule se mangerait en consommation. J'ai donné mon argent, je demande à consommer les quarante-huit sous restants.

— Portes-tu ton fusil, jeune cocodès, répliqua *Tromb-Alcazar* en faisant un pied de nez à son interlocuteur. Ces quarante-huit sous-là, mes enfants, je les mets dans mes affaires. Je les ferai valoir, ils augmenteront le petit capital qui doit me permettre, au premier jour, d'excuser enfin certain joli projet que je mitonne depuis quarante ans.

—Un projet ? répétèrent toutes les voix avec un très vif sentiment de curiosité.

—Yes, milords, poursuivit Tromb-Alcazar en donnant à sa figure régulière une expression majestueusement comique ; tout un chacun, pas vrai, dans ce monde sublunaire, possède un moucheur sous ses frises, une araignée dans son plafond, une écrevisse dans sa tourte, une sauterelle dans sa boîte à musique. Savez-vous quel est mon moucheur, mon araignée, mon écrevisse et ma sauterelle ?

—Non, non, non, firent les joueurs.

—Taisez donc vos grelots, vous autres, et prêtez moi vos ouïes !..... Mon rêve, je vais vous le dire, c'est un débit de parfumerie ! C'est quelque chose de si distingué ! J'en perds le boire et le manger. Je n'en dors plus !..... Oh ! ça se fera, voyez-vous. Vous aurez tous mis quég'chose dans l'opération. Vous m'aurez commandité chacun de huit sous. Vous toucherez vos dividendes ; je vous donnerai un savon au miel. Remboursement en marchandises, reconstitution du capital au profit de l'acheteur, du vendeur, du prêteur et du commanditaire. Nouveau système commercial breveté s. g. d. g. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

—Nous aurons un savon au miel, bien sûr ? demanda un sceptique.

—Au miel dulcifié, autrement dit *crème de Narbonne*, j'en prends l'engagement solennel. Ouvrez donc tous votre âme à la confiance et souvenez-vous qu'aucun huisier ne peut se vanter d'avoir protesté ma signature !

Les hôtes du caboulot se consultèrent et la conclusion fut que, pour cette fois et exceptionnellement, on consentait à aventurer dans une entreprise commerciale des capitaux qui devaient, primitivement, recevoir une destination toute différente.

Tromb-Alcazar mit la main sur son cœur, salua d'un air attendri, remercia en des termes fort émus et leva la séance en s'écriant :

—Maintenant, mes petits enfants, assez de *flâne* ; il faut gagner honorablement sa vie. Au travail !

—Oui, oui, au travail ! appuyèrent toutes les voix.

Et les commanditaires de Tromb-Alcazar quittèrent le caboulot.

Nous ne tarderons guère à être édifiés sur ce que pouvait être, au juste, le travail de ces bohémiens.

V.—Madame Gerfaut.

Rejoignons Georges de la Brière et Lionel Morton, qui continuaient leur conversation et leur promenade devant la baraque des saltimbanques.

Au moment où les échappés du caboulot les aperçurent, Tromb-Alcazar donna un coup de coude, à droite, à Passe-la-Jambe, à gauche, à un jeune bandit du nom de Fanfistu et leur dit à demi voix :

—Attention, mes petits agneaux ! Des cols-cassés ! des gants rouges, voilà notre affaire.....

Tous les trois, s'élançant à la fois, exhibèrent les objets de leur commerce, à savoir : Fanfistu, un petit pistolet d'enfant qu'il fit partir à plusieurs reprises ; Passe-la-Jambe, un assortiment complet de ferraille, et Tromb-Alcazar le contenu de sa boîte de cuir, c'est-à-dire quelques pains de savon enveloppés de papier de plomb, et une demi-douzaine de flacons renfermant des parfums suspects.

En même temps ils criaient à qui mieux mieux :

—La joie des enfants !.....C'est trente cinq centimes.....sept sous !.....

—Les anneaux brisés, les chaînes d'acier.....la sûreté des montres !..... le désespoir des voleurs !.....Quinze centimes !.....trois sous !.....

—Du savon au miel dulcifié, extra fin, sortant des ateliers de M. Piver !.....De la glycérine au suc de laitue !.....De l'eau de lavande ambrée, au bouquet de Jocrisse Club !.....Demandez, mes gentlemen.....demandez !.....C'est quarante centimes.....huit sous !

—Merci, répondit Lionel Morton en faisant un geste pour éloigner Tromb-Alcazar qui lui marchait presque sur les pieds.

Le ci-devant modèle ne se découragea pas, et, s'adressant plus spécialement à Georges de la Brière, il reprit :

—De l'extrait d'essence de bergamotte au patchouli, pour le mouchoir.....Essayez-en, monsieur le comte. C'est cinquante centimes.....dix sous !

.....
—Nous n'avons besoin de rien, répliqua Georges.

Tromb-Alcazar haussa les épaules.

—Ça se gante en peau d'Azor, murmura-t-il dédaigneusement, et ça fait fi de la bonne marchandise !..... Hue donc, panés !

Et, tournant autour de M. de la Brière, il lui déroba prestement son mouchoir de poche, dans lequel il se moucha d'un air groguenard, ce qui fit éclater de rire toute la bande des bohémiens.

Tandis que ceci se passait, Georges, tendant à l'Américain son porte cigare tout ouvert, lui dit :

—Voulez-vous un londrès, Lionel ?

—Volontiers.

—Du feu, mon prince ! s'écria Passe-la-Jambe en faisant craquer une allumette sur le fond de son pantalon et en la présentant toute enflammée à M. de la Brière.

—Merci, fit ce dernier après avoir allumé son cigare.

—C'est deux sous, mon ambassadeur.

—Une allumette, deux sous ! dit Lionel en riant.

—Le souffre est augmenté, et il fait du vent ! répliqua Passe-la-Jambe qui, voyant venir un inspecteur de police, se faufila, dans les groupes avec ses compagnons.

—Singulières industries ! murmura l'Américain en les regardant s'éloigner.

—Singulières existences surtout ! répondit Georges. Ces gens que vous venez de voir représentent ce qu'on appelle les petits métiers de Paris. Ils tiennent le milieu entre les *faiseurs* de bas étage et les mendiants de profession. Ce sont des fainéants, des bohémiens crottés, sortes de lazzarones du ruisseau, qui spéculent sur la générosité naïve des badauds de la grande ville. Ils vivent de la bête humaine, il en vivent même fort bien, car l'oisiveté leur rapporte plus qu'à d'autres le travail honnête ! Intelligents, du reste, ils le sont, vous en avez la preuve (le gaillard qui trouve moyen de vendre une allumette deux sous, doit vous sembler très-fort). Individualités bizarres, campées en marge de la société, ils n'ont pas de besoins, ils n'ont que des vices ! Leur argent mal gagné glisse de leurs doigts sur le comptoir où ils achèteront l'alcool pimenté qui les abrutit, l'absinthe empoisonnée qui les tue.....Le vêtement, pour eux, est du luxe ; à peine sont-ils vêtus. Ils marchent fièrement sur leurs tiges. Ils dorment sous les ponts, dans les bateaux, dans les carrières ; partout, excepté dans un lit.....Sans parents, presque toujours ; élevés à l'aventure dans la rue, chassés tout jeunes des ateliers où leurs mauvais instincts se trouvaient à la gêne, ces bandits de l'avenir commencent par les petits métiers.

L'âge arrive, la paresse grandit, ce semblant d'industrie, qui du moins les faisait vivre sans voler, finit par leur sembler trop lourd.....Ils sont alors tout à fait perdus ; ils deviennent gibier de police, et, pour les retrouver plus tard, il nous faudrait les suivre à la piste sur le chemin qui mène au bague !

—Ah ! murmura Lionel Morton, c'est triste !

—Comme la vérité.

A ce moment une voix, tout à la fois criarde et et prétentieuse, se fit entendre à quelques pas de nos deux personnages.

—Mesdemoiselles, venez par ici.....disait cette voix. Suivez-moi bien.....n'allez point me perdre !.....Des jeunes filles égarées dans la cohue, rien ne serait plus distingué.

Lionel se retourna vivement, et avec une visible émotion.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda Georges.

—La voici ! répondit tout bas l'Américain.

Un petit groupe de cinq personnes se dégageait de la foule et entrait dans l'espace à peu près libre où le Français et l'Américain se promenaient depuis une demi heure.

Ce groupe se composait de quatre jeunes filles et d'une femme qui, certainement, n'avait point abdiqué toute prétention à la jeunesse.

Cette personne, qui mérite sans contredit les honneurs d'un croquis spécial, avait dû être extrêmement jolie dix ans auparavant, et pouvait même encore, à distance et sous l'abri protecteur d'une voilette dentelle, produire une certaine illusion ; mais son apparence de beauté n'était plus qu'un fantôme et ne supportait point l'examen. La distance franchie, ou la voilette levée, on avait devant soi, non pas un visage, mais un pastel, et les nuances les mieux fondues ne parvenaient point à dissimuler la fatigue des contours et la mollesse des chairs flétries.

Les yeux étaient beaux, quoique fatigués aussi ; la chevelure semblait abondante (mais l'art des coiffures est si grand) ; les mains, admirablement gantées, attiraient le regard par leur petitesse, et la taille n'avait rien, sinon de sa souplesse, du moins de sa finesse d'autrefois.

Cette femme était élégante, plus qu'élégante. On ne pouvait pas dire qu'elle suivit la mode ; elle la devançait, elle l'inventait. Sa toilette, malgré son excentricité qui surprenait à première vue, n'offrait cependant, dans son ensemble, rien qui fût d'un goût douteux. C'était bizarre, mais ce n'était pas laid.....au contraire.

Un binocle andacieusement posé sur le nez, et une ombrelle de moire blanche à manche de corail rose, complétaient l'ajustement.

Nous ne parlerons pas des bijoux. Il nous suffira d'affirmer que chaîne d'or, montre émaillée et ornée de perles, bagues et bracelets, représentant un fort joli capital.

Les quatre jeunes filles, vêtues avec une richesse et une originalité qui ne le cédaient que de bien peu à celles de la dame aux pastels, étaient charmantes toutes les quatre, mais trois d'entre elles paraissent le savoir trop bien ; il y avait dans leurs attitudes, dans leurs manières, dans leurs regards, et jusque dans leurs sourires, une hardiesse de fâcheux augure.

La quatrième, au contraire, grande, mince et blonde, avec des yeux immenses, du bleu le plus doux et le plus pur, offrait la gracieuse incarnation de la candeur et de la modestie.

Elle aperçut Lionel Morton ; ses longs cils de velours s'abaissèrent sur ses joues, qui de roses qu'elles étaient devinrent écarlates.

L'Américain se pencha vivement vers M. de la Brière :

—C'est elle, lui dit-il à demi-voix.

—Laquelle ?

—La dernière, la blonde avec des rubans bleus.....Comment la trouvez-vous ?

—Charmante, répondit Georges.

Et il ajouta tout bas :

—Oui, charmante, en vérité ! Ce diable de Lionel est homme de bon goût ! Ce quartour de jeunes filles me semble des mieux réussis ! Mais quelle peut être la femme peinte qui les accompagne ?..... Un type étourdissant, parole d'honneur !

Georges, d'ailleurs, n'eut pas le temps de chercher la solution du problème qu'il se posait, car la femme peinte, braquant son binocle sur l'Américain, fit entendre une sorte de petit roucoulement joyeux, puis s'écria :

—Monsieur Lionel Morton.....Ah, quel charmant hasard, quelle délicieuse surprise, quelle aimable.....Non, je n'en reviens pas.....C'est prodigieux, c'est inouï.....Je suis ravie, parole.....

Elle tendit sa main à Lionel, et la lui serra à l'anglaise, puis, faisant à Georges de la Brière un demi-salut, elle ajouta d'un air de princesse :

—Monsieur.....

Ce n'est pas la première fois que je vois cette femme, se dit Georges tout en s'inclinant. Je l'ai rencontrée jadis, j'en suis sûr. Son nom me mettra sur la voie.

Tandis que s'échangeaient ces saluts, l'une des jeunes filles, du nom de Céleste, murmurait à l'oreille de l'une de ses compagnes, en lui désignant Lionel :

—C'est l'amoureux de Marthe. Comment le trouves-tu, Fanny ?

Et Fanny répondit avec conviction :

—Il a l'air agent de change.....Il est très-bien.

—Madame, reprit l'Américain en s'adressant à la femme peinte, qui se trémoussait, se tortillait sur place d'une façon tout à fait galante, permettez-moi de vous présenter mon ami le plus intime. Georges de la Brière, Parisien.....arrivant d'Amérique et deux ou trois fois millionnaire.

Les lèvres vermillonnées de la femme peinte s'épanouirent en un gracieux sourire. Elle fit à Georges, coup sur coup, trois petits saluts d'une familiarité charmante, et, lui serrant la main, s'écria :

—Deux ou trois fois millionnaire ! Ah ! rien n'est mieux porté ! Mes compliments sincères. Introduit chez moi par monsieur Lionel Morton, vous serez toujours le très bien accueilli dans ma maison, cher monsieur.

Puis, à Lionel :

—Présentez-moi donc !

—Madame Gerfaut.....dit l'Américain.

—Oui, reprit vivement la singulière créature, madame Gerfaut.....Vous savez bien, madame Gerfaut de l'avenue Marbeuf !.....Oh ! je suis connue, Dieu merci ! Les premiers ateliers de Paris, tout simplement ! Deux millions d'affaires tous les ans ! En fait de mode, mes arrêts font loi ! J'ai pour clientes toutes ces dames un peu posées de l'aristocratie, de la finance et du théâtre.....J'habille la princesse de Rudesheim, la marquise de Galifet, Mme Herbager, la comtesse Diane de Platenay, Cora Rubis, Léonide Lenoir, etc., etc., etc.

Puis, se penchant vers Lionel, elle ajouta à demi-voix :

—Il me plaît beaucoup, votre ami ; il est d'un chic immense.....Ne manquez pas de me l'amener.

—Soyez tranquille.

—C'est la première fois que j'entends ce nom pensait Georges, mais certainement je connais la femme

—Vous avez fait comme nous.....reprit Mme Gerfaut. Bonne idée ! Vous êtes venu voir le dernier jour de la fête de Saint-Cloud. C'est bien mêlé, bien commun, bien canaille, mais c'est drôle n'est-ce pas que c'est drôle ?

Lionel approuva par un signe de tête et Mme Gerfaut continua, avec un redoublement de volubilité :

—Il faut voir ça, une fois, par hasard.....comme on dine dans un cabaret, ou comme on va passer une soirée dans les petits théâtres, pour tout connaître... D'ailleurs, il y a des gens comme il faut, des gens très chics.....pas beaucoup, c'est vrai, mais enfin il y en a.....et la preuve, c'est que nous y sommes

—Je savais que vous deviez venir, murmura Lionel, et j'espérais bien vous rencontrer.

—Avec Marthe, n'est-ce pas ? répliqua Mme Gerfaut en riant aux éclats. Mon Dieu, oui, j'avais promis à ces chers enfants un jour de congé. La fête de Saint-Cloud, les mirlitons, les pains d'épices, les macarons, les chevaux de bois.....c'est populaire, c'est même populacier, mais on rit..... c'est si bon de rire ! Je les mènerai ensuite dîner à la Tête-Noire. Vous savez bien, à la Tête-Noire, où Casting s'est défait de son intime ami.....on a fait un mélodrame là-dessus. C'est là que nous irons, et je crois que nous rirons bien ! Je suis une mère pour ces belles petites.....vous savez, une jeune mère.....et nous voilà.

Lionel s'approche de Marthe et lui dit tout bas :

—J'en profite.

—J'espérais un peu vous voir.....murmura la jeune fille.

—Cher monsieur Morton, reprit Mme Gerfaut, je réunis, après-demain, à sept heures très-précises, quelques amis. C'est un petit dîner tout à fait sans façon, vous savez la moindre des choses : des foies gras, des truffes, un peu de gibier, avec quinze ou vingt douzaines d'écrevisses bordelaises, une bombe, et du champagne frappé de la veuve..... rien du tout !.....C'est pour bavarder autour d'une table en grignotant. Je compte sur vous.

—J'accepte avec empressement.

—Et j'espère que Monsieur de la Brière voudra bien vous accompagner.

—Vous êtes mille fois trop bonne, madame, répondit Georges.

—Ainsi, c'est convenu ?

—Certainement.

Mme Gerfaut fit signe à Lionel de se pencher vers elle et lui glissa ces mots dans l'oreille :

—J'ai une belle âme, je vous mettrai à côté de Marthe.

Sans transition, elle se tourna vers Georges et lui dit :

—Cher monsieur de la Brière, avez-vous lu, dans le *Journal des Etrangers*, le dernier article de Lazzarra sur mon établissement ?

—Hélas ! madame, au risque de mourir de confusion, je me vois bien forcé de avouer que je ne l'ai pas lu.

—Ah ! vraiment. Alors tant pis, car c'était bien comaris, cet article, et Lazzarra est un homme qui n'a pas son pareil pour trourser ces petites choses avec un chic vraiment particulier.

—Sous ce rapport, sa réputation est faite, répliqua du ton le plus sérieux Georges qui, de sa vie, n'avait ouï parler, ni de Lazzarra, ni du *Journal des Etrangers*.

—Je vous ferai visiter mon hôtel de la cave au grenier, reprit Mme Gerfaut en saisissant le bras de son unique auditeur, car Lionel s'était mis à causer tout bas avec Marthe ; vous verrez mes ateliers, mes salons d'attente, mes salons d'essai, mes salons d'exposition, mes salons de réception. Vous verrez mon jardin avec charmille, grotte sauvage, labyrinthe, kiosque et jet d'eau. Vous n'aurez qu'à vous bien tenir, je vous en préviens, cher monsieur ; vous serez ébloui. Entre nous, vous savez, c'est renversant. Un style, un brio, enfin, vous verrez ! La duchesse de Cavigan me disait l'autre jour : " Ma petite madame Gerfaut, je ne vous l'envoie pas dire, vous êtes tout simplement épatante ! "

—Eh bien, chère madame, répliqua Georges en riant, je me prépare à être épaté.

—Et vous le serrez.....Mais ne restons pas toujours en place, promenons-nous un peu dans la fête, hein ?

—A vos ordres, belle dame.

Georges et Mme Gerfaut se mirent à fendre de leur mieux les flots compacts de la multitude.

Mlle Céleste, Fanny et Laure suivaient.

Lionel Morton, donnant le bras à Marthe, fermait la marche.

—Est-elle assez poseuse, madame ! dit tout bas Laure à Fanny.

—Qu'est-ce que tu veux ? répliqua Fanny, c'est plus fort qu'elle ! Si elle ne *faisait pas sa poussière*, il lui manquerait quelque chose.

—Comment trouves-tu M. de la Brières ?

—Pas mal ; et toi ?

—Moi, je le trouve charmant ; et toi, Céleste ?

—Ah ! je le crois bien. D'ailleurs, passé quarante mille livres de rentes, un monsieur est toujours charmant !

Tandis que s'échangeaient ces propos entre les jeunes élèves de Mme Gerfaut, Lionel Morton, serrant contre sa poitrine avec une tendresse respectueuse le bras de Marthe, rougissante et charmée, murmurait à son oreille, d'une voix douce comme un baiser et faible comme un soupir :

—Oui, chère Marthe, je suis ici pour vous seule ; j'avais tant de choses à vous dire mais, de tout choses, mais une surtout.

—Laquelle ? demanda la jeune fille.

—Ne la devinez-vous pas ?

—Mais non. . . je ne sais. . . j'ignore. . .

—Eh bien ! je voulais vous dire, vous répéter, que je vous aime, que je vous adore !

—Ah ! balbutia Marthe au comble de l'émotion, monsieur Lionel.....je vous en prie...

—Marthe, chère Marthe, reprit l'Américain, pourquoi donc trembler ainsi ? Vous ne doutez pas de moi ?.....Vous savez que mon amour est respectueux autant qu'il est infini. Vous lisez dans mon cœur ; laissez-moi lire dans le vôtre, et que vos yeux, à défaut de vos lèvres, me disent que vous m'aimez aussi. Vous vous taisez !.....Pourquoi ce silence ?Marthe, je vous en supplie, répondez-moi ?.....

—Je ne le peux pas, balbutia la jeune fille d'une voix à peine distincte, tandis que la plus ardente rougeur envahissait son charmant visage ; je ne le dois pas.....

—Vous le devez, au contraire, Marthe, répliqua vivement Lionel, puisque votre avenir tout entier dépend des paroles que je vous conjure de prononcer, puisque, si vous m'aimez, vous deviendrez ma femme.

—Que me demandez-vous ?

—Un aveu.

—Plus tard.

—Non, Marthe, pas plus tard !..... Mon amour ne veut plus attendre..... parlez à l'instant..... dites moi que je ne suis point pour vous un étranger, un indifférent, et des demain j'y irai trouver votre mère.

—Ma mère..... répéta la jeune fille avec un trouble qu'il lui fut impossible de dissimuler, vous voulez voir ma mère.....

—Sans doute. Quand je saurai que votre cœur m'appartient, n'est-ce pas à elle que je dois loyalement m'adresser pour demander et pour obtenir votre main ? Ne m'autoriserez-vous point à l'aller trouver de votre part ?

—Ma mère, en ce moment, est absente de Paris, balbutia Marthe, si visiblement inquiète, agitée, que Lionel en ressentit une vague angoisse.

—Marthe, s'écria-t-il, vous semblez redouter cette démarche ! Mon Dieu ! me serais-je fait illusion ? Dois-je perdre tout espoir ? Mon rêve de bonheur à peine commencé va-t-il déjà finir ? Est-il bien vrai que vous ne m'aimez pas ?

—Monsieur Lionel, murmura Marthe écrasée par son émotion grandissante, je vous en supplie, taisez-vous !

Un brusque mouvement de la foule venait de ramener Georges de la Brière et Mme Gerfaut auprès des amoureux.

L'illustre couturière de l'avenue Marbeuf entendit les dernières paroles prononcées par la jeune fille.

—Eh ! monsieur Morton, dit-elle, cette chère mignonne a raison. Si vous avez à causer tous deux de choses fort intéressantes (comme je n'en doute pas), attendez un moment plus favorable, que diable ! Nous sommes ici dans la cohue. Un dialogue bien senti perd tout son charme, et pour peu que la note tendre domine, il fait retourner les passants ce qui est *schoking*. Les convenances, voyez-vous, les convenances ! Je ne connais que ça, moi ! Après-demain les affaires sérieuses. Quittons-nous ici, messieurs, je vais conduire ces belles petites aux chevaux de bois.

—A bientôt donc, madame, répondit Lionel Morton ; à bientôt, mademoiselle, ajouta-t-il en appuyant contre ses lèvres la main de Marthe.

—On se met à table à sept heures précises, reprit Mme Gerfaut ; mais arrivez de bonne heure, messieurs. Arrivez pour l'absinthe. Nous la prendrons dans mon jardin, vous savez, à l'ombre de ma charmille, ou dans ma grotte obscure, ou sous mon kiosque, en face de mon jet d'eau. Ah ! je crois que nous rirons bien. Vous verrez, ce sera renversant !..... Je compte sur vous, à six heures au plus tard.

—Nous serons exacts, madame, répondit Georges de la Brière, tandis que Lionel murmurait, assez bas pour n'être entendu que de Marthe :

—Pensez à moi, souvenez-vous que je vous adore.

La jeune fille garda le silence, mais combien sa rougeur était éloquente !

—Eh bien ! dit Lionel Morton, lorsque la femme peinte et les jeunes filles eurent disparu dans les flots grossissants de la marée humaine, vous avez eu le temps de la voir. Parlez-moi franchement, que pensez-vous de ma bien-aimée ?

—Je la déclare ravissante.

—Bien vrai ?

—Oui, bien vrai. Cette enfant est un bijou ; jolie, gracieuse, distinguée, et avec cela un air modeste, une physionomie honnête bien différente de l'allure évaporée de ses compagnes.

Lionel prit les deux mains de Georges et les serra avec effusion.

—Ah ! cher ami, s'écria-t-il, vous ne savez pas le plaisir que vous me faites ! Je vous jure que vous me rendez bien heureux.

—A votre tour de me répondre, reprit M. de la Brière.

—Que voulez-vous savoir ?

—Qu'est-ce que c'est que Mme Gerfaut ?

—Elle vous l'adit elle-même, c'est la grande couturière de l'avenue Marbeuf,

—Comment la connaissez-vous ?

—Je lui ai été présenté.

—Par qui ?

—Par un de mes compatriotes, Patrick Aldrige, un gentleman énormément riche.

—Et énormément viveur, n'est-ce pas ?

—Je n'en disconviens point.

—Lionel, je me défie de cette femme.

—Pourquoi donc ? Son industrie est des plus honorables.

—Son industrie, oui ; mais sa personne ?

—Est-ce la légère originalité de son langage et de ses manières qui vous inquiète ? Savez-vous quelque chose sur son compte ?

—Rien absolument, puisque je ne me doutais pas de son existence il y a une heure. Ma défiance est instinctive. Sous ce nom de Madame Gerfaut doit se cacher une individuilaté fâcheuse. Le visage de cette étrange personne me rappelle de lointains souvenirs, aujourd'hui noyés dans la brume, mais qui reviendront distincts. Je vais chercher, et je trouverai !... Oui, foi de Georges de la Brière, il faudra que je trouve ou j'y perdrai mon nom !

VI—L'ami de Tata Moulinet.

Les chevaux de bois étaient occupés ; il fallait attendre. Mme Gerfaut, qui se résignait difficilement au silence (nos lecteurs ont dû s'en apercevoir), profita de cet entr'acte dans les plaisirs de la journée pour dialoguer un peu avec ses jeunes compagnes.

—Ah ça ! mais, Marthe, ma mignonne, dit-elle, savez-vous bien que vous avez une veine insensée !

—Moi, madame ? demanda Marthe un peu surprise. En quoi, s'il vous plaît ?

—Faites donc l'innocence ! Vous avez découvert un placer, une mine d'or, une Californie ! Vous avez pris le billet gagnant le gros lot à la loterie du hasard et de l'amour ! L'Américain n'a d'yeux que pour vous ! Ce n'est ni une fantaisie ni un caprice, c'est une passion ! C'est hommè là vous idolâtre.

—Oh ! madame, balbutia timidement la jeune fille, je n'en crois rien.

—Vous n'en croyez rien ! Comment ? comment ? Est-ce que M. Lionel ne vous dit pas qu'il vous aime ?

—Il a l'air, du moins, de me le faire entendre, mais ce sont des plaisanteries.

—Des plaisanteries qui, si tu veux, seront contrôlées à la banque de France et auront cours chez tous les changeurs ! s'écria Céleste. J'aimerais beaucoup ces plaisanteries-là moi.

—Un aussi parfait capitaliste doit être un amoureux très-complet ! fit observer Laure à son tour.

—Moi, reprit Fanny, s'il me disait qu'il m'aime, et si je voulais savoir à quoi m'en tenir sur sa sincérité, je lui demanderais des preuves..... de bonnes preuves sur papier Garat.

(A continuer.)

SPIRITISME.

C'est la découverte que l'on croit récente des communications avec les esprits. On a publié là-dessus beaucoup d'ouvrages. De la plupart, il est sage de se défier. Nous nous bornerons à citer ici des emprunts à quelques journaux Américains. Un ou deux de ces fragments suffiront au lecteur pour comprendre.

Remontons aux premiers bruits que fit aux Etats-Unis le spiritisme. On lisait le 4 décembre 1850, dans la *Voix de la Vérité* :

Une société de magnétiseurs *illuminés*, établie à New-York, prétend avoir avec Swedenborg des relations suivies. Nous ollons, grâce à un correspondant américain du *Journal du magnétisme*, les initier aux révélations *ultramondaines* qui se sont manifestées à quelques croyants de l'état de New-York en 1846.

Chez un M. John Fox, qui habitait à cette époque un petit village, des coups très-légers, comme si quelqu'un frappait sur le parquet, se faisaient entendre assez souvent la nuit, à ce point qu'il n'y eut plus moyen de dormir dans la maison. Pendant longtemps il fut impossible de découvrir la cause de ces coups mystérieux, lorsque, dans la nuit du 31 mars 1847, les jeunes filles de M. Fox, tenues en éveil par ces coups, se mettent, pour se distraire, à les imiter en faisant claquer leurs doigts. A leur grand étonnement, les coups répondent à chaque claquement. Alors la plus jeune se met à vérifier ce fait surprenant ; elle fait un claquement, on entend un coup ; deux, trois, etc. ; toujours l'être invisible rend le même nombre de coups. Une des autres filles dit en badinant : "Maintenant, faites ce que je fais ; comptez un, deux, trois, quatre, cinq, six, etc.," en frappant chaque fois dans sa main le nombre indiqué. Les coups la suivirent avec la même précision ; mais, ce signe d'intelligence alarmant la jeune fille, elle cessa bientôt son expérience. Alors ce fut madame Fox qui dit : "Comptez dix." Et sur-le-champ dix coups se font entendre. Elle ajoute : Voulez-vous me dire l'âge de Catherine ? (une de ses filles) ; et les coups frappent précisément le nombre d'années qu'avait cette enfant.

Madame Fox demanda ensuite si c'était un être humain qui frappait ces coups ? Point de réponse. Puis elle dit : "Si vous êtes un esprit, je vous prie de frapper deux coups," et deux coups se font entendre. Elle ajoute : "Si vous êtes un esprit auquel on a fait du mal, répondez-moi de la même façon, et les coups répondent de suite. De cette manière on lia conversation, pour ainsi dire, et bientôt madame Fox parvint à savoir que c'était l'esprit d'un homme ; qu'il avait été tué dans cette maison plusieurs années auparavant ; qu'il était marchand colporteur, et que le locataire qui habitait la maison à cette époque l'avait tué pour s'emparer de son argent.

On pense bien que cette affaire n'en resta pas là. On accourut de toutes parts pour causer avec les coups, qui, à ce qu'il paraît, se firent entendre dans d'autres localités. On imagina de se servir de l'alphabet, et un coup se faisait entendre à la lettre voulue. On fit tout si bien, enfin, qu'on en vint à des expériences publiques, dans lesquelles

les les incrédules usèrent de tous les moyens pour pour s'assurer qu'il n'y avait là nulle supercherie.

Un jour que plusieurs personnes étaient réunies pour entendre les coups, les voilà qui demandent l'alphabet, et qui disent à l'assemblée : "Vous avez tous un devoir à remplir. Nous voudrions que vous donnassiez plus de retentissement aux faits que vous examinez." Cette demande étant très inattendue, on se mit à en discuter les difficultés, le ridicule, l'incrédulité qu'il faudrait braver en attirant l'attention du public sur ce sujet bizarre. "Tant mieux, répondent les coups, votre triomphe n'en sera que plus éclatant." Après avoir reçu de longues communications de cet interlocuteur invisible, une foule d'indications quant à ce qu'il fallait faire, et les assurances les plus positives que les coups se feraient entendre à toute l'audience, et que tout irait au mieux, ces personnes se décidèrent enfin à louer une grande salle déjà désignée par les coups, pour y faire entendre ces phénomènes au public, les coups insistant sur la nécessité d'une pareille manifestation, qui devait préparer les esprits à l'établissement d'un nouvel ordre de rapports entre les deux mondes, lequel aurait lieu à une époque prochaine.

Quelques magnétiseurs, entre autres un M. Capron, qui depuis a publié un livre sur la matière, donnèrent à ces faits un grand retentissement. On se passionna pour et contre. On consulta les somnambules sur le degré de confiance qu'on pouvait accorder aux révélations des coups, et, à ce qu'il paraît, aucune rivalité haineuse ne s'établit entre ces concurrents d'une nouvelle espèce. On demanda entre autres à un jeune garçon *clairvoyant* s'il pouvait voir ce qui faisait ces bruits. Il dit que oui. "Quelle est l'apparence de ces êtres ? — Ils ressemblent à la lumière, ils sont comme de la gaze ; je vois tout à travers leurs corps. — Eh bien ! comment s'y prennent-ils pour faire ces bruits ; est-ce qu'ils frappent ? — Non, ils ne frappent pas du tout." Puis, ayant paru regarder avec une grande attention pendant quelques instants, il ajoute : "Ils veulent ces bruits, et ces bruits se font partout où ils les désirent."

Enfin, le 26 février 1850, le *Rochester Daily Magnet* publia sur ces faits le récit surprenant d'une entrevue qu'aurait eue la famille Fox avec l'esprit de Benjamin Franklin, qui désigna, dans une première conversation au moyen des *coups*, quelles personnes il fallait convoquer pour une séance solennelle, fixée au 20 février. A l'heure convenue (nous traduisons le récit du journal américain), on se réunit chez M. Draper ; mais quelques-uns se firent un peu attendre. On demanda d'abord les instructions de Benjamin Franklin, qui répondit : "Hâtez-vous ; faites tout de suite magnétiser madame Draper." M. Draper la magnétisa, et elle ne fut pas plutôt endormie, qu'elle nous dit : "Il nous reproche d'être en retard ; il nous pardonne pour cette fois, mais il faut que nous soyons plus exacts à l'avenir."

Alors la société se divisa en deux groupes. MM. Jervis et Jones, mesdames Fox, Brow et mademoiselle Catherine s'installèrent dans une pièce éloignée, ayant deux portes fermées entre eux et le salon, où restaient mesdames Draper et Jervis, MM. Draper et Willet, et mademoiselle Margareta.

Bientôt des bruits télégraphiques se firent entendre dans les deux pièces, mais cette fois si forts, que mademoiselle Fox, tout effrayée, demande à la voyante : " Mais que veut dire tout ceci ? " Madame Draper, la figure radieuse d'animation, répond : " Il essaye les batteries. " Bientôt le signal denant de l'alphabet, et on nous dit " maintenant, mes amis, je suis prêt. Il y aura de grands changements dans le cours du dix-neuvième siècle. Les choses qui vous paraissent maintenant obscures et mystérieuses deviendront claires à vos regards. Des merveilles vont être révélées. Le monde sera illuminé. Je signe :

BENJAMIN FRANKLIN.

" N'allez pas dans l'autre pièce. "

Nous attendions depuis quelques instants, lorsque M. Jervis se présenta dans le salon, et nous dit que les coups lui avaient ordonné de s'y rendre pour comparer ses notes avec les nôtres. Alors il lut ces notes, qui étaient comme suit :

Nous demandons : " Est-ce tout comme vous le voulez ? — Oâi. " Nous entendons le signal pour faire réécouter l'alphabet, et on nous dit : " Il y aura de grands changements dans le cours du dix-neuvième siècle. Des choses qui vous paraissent maintenant obscures et mystérieuses deviendront claires à vos regards. Des merveilles vont être révélées. Le monde sera illuminé. "

Je signe : BENJAMIN FRANKLIN.

" Allez dans le salon, et comparez vos notes avec celles des autres. "

Cette comparaison faite, M. Jervis retourne à son groupe, et alors, par l'alphabet, on leur dit : " Maintenant, allez tous dans le salon. " Ce qui fut fait ; et enfin la lecture générale des notes fut faite en présence de tous.

Après cette lecture, nous demandâmes : " Le docteur Franklin a-t-il encore quelque chose à nous dire ? — Il me semble que je vous ai donné bien assez de preuves pour aujourd'hui. — Ne faut-il pas garder le secret sur cette expérience ? — Non, il faut en mettre le récit dans les journaux. — Dans quels journaux ? — Dans le *Démocrate* ou le *Magnet*. — Qui doit rédiger ce compte rendu ? — George Willet. "

Alors on nous fixa l'heure et le lieu d'un prochain rendez-vous, en nous indiquant encore deux autres individus qui devaient y assister avec nous.

On sait que les esprits ont causé avec les hu-

ains au moyen des tables tournantes. Ensuite sont venus les mediums, personnages favorisés par les esprits qui font d'eux leurs organes. Nos journaux reproduisaient en janvier 1862 plusieurs nouvelles du spiritisme, venues aussi des relations américaines. En voici une :

" Le général Scott avait pour principal conseiller un beau guéridon en palissandre. D'après le *Journal de Mayfield*, ce n'est plus une table que consulte Beauregard, mais un médium en chair et en os, une jeune Hindoustani, nommée Elzur Bahoor.

" Cette fille de Brahma a commencé, dit-on, par être bayadère au service du fameux Nana-Sahib. Après le massacre de Cawnpore, elle resta dans cette ville assiégée par les Anglais, et tomba aux mains du général Havelock, qui l'envoya à Londres. Là elle fut douée de la faveur spirite, devint médium, connut M. Home et partit avec un riche planteur pour la Nouvelle-Orléans. Elle y émerveilla Beauregard, qui se l'attacha et s'abandonna entièrement à ses avis. Ce n'est que sur ses conseils qu'il a bombardé Sumter. Il lui doit la bataille de Bull-Run. Elle lui a prédit qu'il entrerait un jour vainqueur dans Washington. Sa puissance comme médium est si grande qu'elle évoque qui elle veut, vivant ou mort. On prétend même qu'elle a fait apparaître M. Lincoln à Jefferson Davis, abusant d'un moment où le président, abdiquant sa volonté, était endormi à la Maison-Blanche. On raconte que M. Lincoln a révélé tous ses secrets à son adversaire, a fait trois fois le tour de la chambre en voltigeant, puis s'est évanoui par la cheminée. On conçoit qu'après de pareilles preuves de puissance, Beauregard ait confiance dans Dlzur Rahoor. "

En tout cela, nous n'avons qu'à rire. Le P. Matignon, dans un admirable petit livre, éclaire les âmes prudentes sur ces faits du spiritisme. Il voit Paris conserver à ce propos des séances hebdomadaires où l'on est reçu dès qu'on est *sympathique* aux esprits ; il voit, dans la plupart de nos grands centres, des réunions d'hommes influents évoquer les morts et ne recevoir des esprits trompeurs qui leur répondent que des illusions ou des fourberies. Dieu a condamné les évocations des morts : les esprits qui se donnent des noms ne sont donc que ces puissances de l'air qui nous circonviennent pour nous entraîner.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE L'ACADEMIE.

(Suite.)

F.

Fable : Une petite niaise, dont La Fontaine a su faire une ingénue.

Fâcheux, Importun : Un ami de Damoclès.

Facilité : La grâce du talent.

Faim : L'indiscrétion de l'appétit.

Faire faillite : Mettre le comble à un déficit.

Familiarité : Une gracieuseté, de supérieur à subalterne ;

Une privauté, dans le cas contraire.

Fanatisme : Une maladie de foi.

Fantaisie (La) : Le bon sens en goguette.

Fard : Un mensonge, cousu de fil rouge.

Fatuité : L'orgueil de son mérite ou l'ignorance de sa sottise.

Fécondité : Le déguisement le plus ordinaire de l'impuissance.

Fer : Un métal qui fait, de l'homme, un bien mauvais usage !

Feu : La seule chose que le meilleur domestique ne sache pas faire.

Fiacre : Une machine, qui avale les minutes et qui mâche les heures.

Fiancé (Un) : Un célibataire, qui n'a plus qu'une idée fixe :

Des boutons à ses chemises !!!

Fier (Ne pas être) : Pour nous, " ne pas être fier " c'est appeler quelqu'un : mon garçon ! mon ami !

à la condition que ce quelqu'un ne cesse jamais de nous appeler "Monsieur."

Fifre : La vrille de l'harmonie.

Fleur : Le réfectoire des papillons.

Fleuve, Rivière : Cours d'eau, que monsieur Prud'homme s'étonne toujours "de voir côtoyer les grandes villes."

Fourmi : Un modèle à ne pas suivre.

Fourrure : Une peau qui change de bête.

Fraternité : "Une chaîne" qui voulait se faire passer pour "un lien."

Frénésie, Fureur : Colère, mal élevée.

Frères (Deux) : Deux chiens de faïence.

Frottage : La mazurka des familles.

Frugalité : Serment de malade !

Fusil à aiguille : Espèce de burin très pénétrant, qui sert à modifier les cartes de géographie.

Fuyard : Un fuyeur aguerri.

G.

Gaité (La) : Le cabaret de l'esprit.

Galanterie (La) : La coquetterie des hommes.

Gants : Le cilice du parvenu.

Gare : Cri que poussent les cochers, quand ils viennent de renverser quelqu'un.

Gargarisme (Action de se gargariser) : Roulades hygiéniques.

Gaspillage : Le galop de la prodigalité.

Gastronomie : L'art de manger et de digérer correctement.

Généalogiste : Un gendarme qui vous ferait descendre des Croisés, par les fenêtres !

Générosité : Une bourse, dont c'est le cœur qui tient les cordons.

Gentille : Vous pouvez dire à une femme qu'elle est jolie, surtout quand elle est laide ;

Vous pouvez même lui dire qu'elle est laide, surtout quand elle est jolie ;

Mais, belle ou laide, lui dire qu'elle est "gentille" ? Jamais !

Gourmand : Un gaillard qui mange bien ! mais qui mange mal.

Grange : Boudoir de campagne.

Grasseyement : Un R... qui se pare des plumes du G...

Gratitude : La digestion d'un bienfait, opération généralement laborieuse.

Gueule : La bouche d'un glouton, dans l'exercice de ses fonctions.

Guillotiné : Petite lucarne, donnant sur l'éternité.

H

Habitué (Un) : Ce n'est pas qu'il s'amuse, chez vous, c'est qu'il s'ennuie, ailleurs.

Haine : Tout le monde n'est pas capable d'en inspirer, et n'en ressent pas qui veut. C'est quelque chose.

Harmonie : Une science qui n'est pas plus la musique, que la grammaire n'est le style.

Hasard (Le) : L'auteur de nos désastres, toujours, mais jamais de nos succès.

Héroglyphe : La signature d'un ministre.

Historiographe : Un chroniqueur, qui ne doit écrire qu'avec une plume d'or, trempée dans des confitures.

Honte (La) : Pudeur rétroactive.

Horoscope : Conjecture tirée par les cheveux.

Horreur : Un éloignement... à fond de train.

Hôtel, Château : Vaste et belle maison habitée par un grand nombre de domestiques.

Hypothèque (Prendre) : Façon polie de témoigner, aux dettes d'honneur, la confiance qu'elles nous inspirent.

Hypothèse : Une gibelotte sans lapin.

I

Idiot : Un imbécile qui promettait et qui a tenu.

Imitateur, Plagiaire : Un voleur qui prend l'argent, mais qui laisse la bourse.

Incompréhensible (C'est) : Façon gracieuse, pour soi, de dire qu'on n'a pas compris.

Inconstitutionnellement : Le tambour-major des adverbes !

Indispensable : Tout ce qu'on n'a pas.

Indolence, Nonchalance : L'énergie de la paresse.

Infailible : Une chose qui ne manque jamais de manquer.

Ingratitude : La fierté du lendemain.

Insistance : Un oiseau qui finit toujours par faire son nid.

Instrumentiste : Un *toqué*, qui n'a qu'une marotte, jouer de la flûte avec un trombone, et de la grosse caisse avec un fifre.

Intolérance : La tyrannie de la Conviction.

Invitation à dîner : Une gracieuseté, sur laquelle on peut toujours compter, tant qu'on n'en a pas besoin.

J

Jarret : Le nerf de la fuite.

Jurisprudence : La girouette du Palais.

L

Lance : Le cure-dents de monsieur Chassepot.

Lauréat : Un petit prodige, qui finit souvent, par brouter ses couronnes.

Laurier : Un narcotique, qui empêche bien des gens de dormir.

Légalité (La) : L'honneur normand.

Liberté : La liberté, pour nous, c'est "le droit de pouvoir faire tout ce qui est défendu par la loi."

Lièvre : Un poltron !

—Soit ! Mais je voudrais bien vous voir à sa place avec ses jambes et pas de fusil !

Ligne courbe : Le chemin le plus court, pour aller d'une ruse à une autre.

Livre (Un) : Une bouteille qui nous remplit, sans se vider.

Longévité : Le berceau des vieillards.

Loquacité : La crecelle de l'éloquence.

Loyers : Ah ! ce n'est pas comme les voix de ténor ! Ils ne diminuent pas.

(A continuer.)



LES EVENEMENTS D'APRÈS LE LIVRE DE DANIEL ET L'APOCALYPSE.

I.

La première partie du livre de Daniel est historique, la troisième est dogmatique et morale ; la seconde seule, du VII^e au XII^e chapitre inclusivement, est prophétique. Dans cette dernière, les cinq derniers chapitres, du VIII^e au XII^e, n'ont donné lieu à aucune divergence importante d'interprétation. Mais il n'en est pas ainsi du VII^e chapitre, qui contient le récit de la première vision de Daniel.

C'est ce chapitre que nous donnons tout entier d'après la Vulgate, avec la traduction en regard, avant d'en aborder l'explication.

1. En la première année de Baltassar, roi de Babylone, Daniel vit un songe ; mais cette vision de sa tête, *il l'eut* dans son lit, et écrivant le songe, il le recueillit en peu de paroles, et le rapportant sommairement, il dit :

2. Je voyais dans ma vision, durant la nuit, et voici que les quatre vents du ciel combattaient sur la grande mer.

3. Et quatre grandes bêtes montaient de la mer, différentes entre elles.

4. La première *était* comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; je la regardais jusqu'à ce que ses ailes furent arrachées et qu'elle fut élevée de terre ; et elle se tint sur ses pieds comme un homme ; et un cœur d'homme lui fut donné.

5. Et voici qu'une autre bête, semblable à un ours, se tint à côté ; et il y avait trois rangs dans sa gueule et dans ses dents, et on lui disait ainsi : lève-toi, mange beaucoup de chair.

6. Après cela, je regardais, et voici une autre bête comme un léopard, et elle avait quatre ailes d'oiseau au-dessus d'elle, et cette bête avait quatre têtes et la puissance lui fut donnée.

7. Après cela, je regardais dans *vision* de nuit, et voici une quatrième bête terrible et merveilleuse, et extrêmement forte ; elle avait de grandes dents de fer, mangeant et mettant en pièces, et foulant les restes avec ses pieds, mais elle était différente des autres bêtes que j'avais vues avant elle ; et elle avait dix cornes.

8. Je considérais ses cornes, et voici qu'une autre petite corne s'éleva du milieu d'elle ; et trois des premières cornes furent arrachées de sa face ; et voici que des yeux comme des yeux d'un homme étaient à cette corne, et qu'une bouche disait de grandes choses.

9. Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés, et un Vieillard s'assit ; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête blancs comme une laine pure ; son trône de flammes de feu ; ses roues un feu brûlant.

10. Un fleuve de feu et rapide sortait de sa face ; des milliers de milliers d'anges le servaient, et dix milliers de centaines de milliers d'anges assistaient devant lui ; le jugement se tint, et des livres furent ouverts.

11. Je regardais à cause de la voix des grandes paroles que cette corne prononçait ; et je vis que la bête fut tuée, et que son corps périt, et qu'il fut livré pour être brûlé par le feu.

12. *Je vis* aussi que la puissance des autres bêtes

leur fut ôtée, et que les temps de vie leur furent marqués jusqu'à un temps et un temps.

13. Je regardais donc dans la vision de nuit, et voici comme le fils d'un homme qui venait avec les nuées du ciel ; et il s'avança jusqu'au Vieillard, et ils le présentèrent devant lui.

14. Et il lui donna la puissance, et l'honneur et le royaume ; et tous les peuples, tribus et langues le serviront ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera pas ôtée ; et son royaume ne sera pas détruit.

15. Mon esprit fut saisi d'effroi ; moi Daniel, je fus épouvanté de ces choses, et les visions de ma tête me troublèrent.

16. Je m'approchai de l'un des assistants, et lui demandai la vérité sur toutes ces choses. Et il me donna l'interprétation des paroles, et il m'instruisit en disant :

17. Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre.

18. Et les saints du Dieu Très-Haut recevront le royaume, et ils le posséderont jusqu'au siècle et au siècle des siècles.

19. Après cela, je voulus soigneusement m'informer de la quatrième bête, qui était très-différente de toutes les autres et terrible ; ses dents et ses ongles étaient de fer, elle mangeait et mettait en pièces, et foulait les restes avec ses pieds.

20. *Je voulus m'informer* aussi des dix cornes qu'elle avait à la tête, et de l'autre qui s'était élevée devant laquelle étaient tombées trois cornes ; et de cette corne qui avait des yeux et une bouche qui disait de grandes choses, et était plus grande que les autres.

21. Je regardais, et voici que cette corne faisait la guerre aux saints et prévalait sur eux.

22. Jusqu'à ce que vint l'Ancien des jours, et qu'il donna le jugement aux saints du Très-Haut ; et le temps arriva et les saints possédèrent le royaume.

23. Et il dit ainsi : la quatrième bête sera le quatrième royaume, lequel sera plus grand que tous les autres royaumes, et dévorera toute la terre, et la foulera, et la réduira en poudre.

24. Or, les dix cornes de ce royaume même seront dix rois ; et un autre s'élèvera après eux, et celui-ci sera plus puissant que les premiers, et il humiliera trois rois.

25. Et il proférera des paroles contre le Très-Haut, et il brisera les saints du Très-Haut ; et il pensera qu'il peut changer les temps et les lois ; et ils seront livrés en sa main jusqu'à un temps, et deux temps, et la moitié d'un temps.

26. Et le jugement se tiendra afin que la puissance lui soit ôtée, et qu'il soit brisé et qu'il périsse entièrement pour jamais.

27. Mais que le royaume, et la puissance, et l'étendue du royaume, laquelle est sous le ciel entier, soit donnée au peuple des saints du Très-Haut, dont le royaume est un royaume éternel, et tous les rois le serviront et lui obéiront.

Ici est la fin de la parole. Moi, Daniel, j'étais beaucoup troublé par mes pensées, et ma face changea en moi ; mais la parole, je la conservai dans mon cœur.

II.

PRINCIPES D'INTERPRÉTATION.

Nous devons avant tout rapporter ici, en faveur des personnes qui ne sont pas habituées à la lecture de l'Écriture sainte et de ses commentateurs, quelques principes universellement admis dans l'interprétation des livres saints.

I. Le même texte peut avoir à la fois plusieurs sens; un sens littéral par exemple, et un sens mystique.

Le sens mystique lui-même peut être allégorique, tropologique et anagogique.

Notre but n'est point de nous occuper du sens mystique des textes de Daniel, mais du sens littéral.

Notons encore que le sens littéral peut être exprimé *proprement*, c'est-à-dire par des termes employés dans un sens propre; ou *métaphoriquement*, c'est-à-dire par des mots pris dans un sens figuré: par exemple ces paroles de Notre-Seigneur aux Pharisiens: *race de vipères*, dont le sens littéral est assez clair, quoique exprimé métaphoriquement.

II. Mais ce qui surprendra peut-être nos lecteurs, c'est qu'un même texte peut avoir plusieurs significations littérales. Ce principe, que l'on trouve dans tous les traités les plus élémentaires, est formellement enseigné par les Saints Pères et admis par les interprètes.

Qu'il nous suffise de citer parmi les premiers: saint Jérôme, lettre 103; saint Jean-Chrysostome, septième homélie sur la première aux Corinthiens; saint Augustin: *De doctrina ecclesiastica*, liv. II, chap. xxvii, et *Confessions*, c. xxvi et xxxi.

Ce principe nous rendra plus facile l'interprétation de certains passages de la prophétie de Daniel.

III. L'ordre des prophéties n'est pas toujours l'ordre chronologique; ce principe, vrai en général, l'est surtout dans le sujet qui nous occupe. Nous n'en donnerons pas les diverses raisons qu'on pourra trouver dans l'*Introduction historique et critique*, etc., de M. l'abbé Glaire, t. III.

Quant à la vérité de ce troisième principe, elle peut être suffisamment démontrée par ce fait:

Au chapitre ix de son livre, Daniel annonce les temps et les circonstances de la venue du Messie; tandis que c'est au chapitre xi qu'il prophétise les événements qui devaient se dérouler depuis Cambyse, successeur de Cyrus, jusqu'à Antiochus Epiphane: événements évidemment antérieurs aux premiers.

Nous devons ajouter que les six chapitres prophétiques de Daniel contiennent le récit de différentes visions rapportées dans l'ordre des temps où il a plu à Dieu d'en favoriser son prophète.

Ainsi la vision contenue dans le chapitre vii, Daniel l'a eue dans la soixante-troisième année de son âge; celle du chapitre viii à soixante-cinq ans; à quatre-vingt-dix-sept ans celle du chapitre ix; les visions des chapitres x et xi, et probablement celle du xii, en la troisième année du règne de Cyrus, c'est-à-dire la cent unième de l'âge de Daniel. C'est en cet ordre que les prophéties sont écrites; or, il n'y a aucun lien nécessaire, c'est évident, entre cet ordre de faits, d'ailleurs séparés par de longs espaces de temps, et l'ordre chronologique des événements prédits; à moins qu'on ne puisse établir que Dieu lui-même, en inspirant les prophètes, est astreint à suivre cet ordre, ce qui est absurde.

III.

DISCUSSION EXÉGÉTIQUE.

Nous entrons maintenant dans notre sujet, d'abord d'une façon générale.

Le livre de Daniel, nous l'avons dit, comprend trois parties très-distinctes.

La première, qui est historique, raconte en six chapitres les événements accomplis depuis la troisième année du règne de Joakim, jusqu'à la troisième année du règne de Cyrus, dans une période de quatre-vingts ans.

La seconde, prophétique, annonce, en six chapitres aussi, différents événements incontestablement réalisés: la venue du Me-sie (c. ix), les faits et gestes des successeurs de Cyrus; ceux d'Alexandre et de ses successeurs, etc. (c. viii x, xi); d'autres faits, et non moins incontestablement, non accomplis encore, savoir la fin du monde annoncée au chapitre xii.

Enfin le chapitre vii, sur l'interprétation duquel les commentateurs sont fort divisés, et que nous croyons contenir la prédiction d'événements contemporains.

Il serait curieux, au surplus, de voir quels efforts d'imagination se sont imposés les interprètes pour accommoder les caractères de la première bête, la *lionne*, à l'empire des Chaldéens; ceux de la seconde, *l'ours*, à la puissance des Mèdes et des Perses; ceux de la troisième, le *léopard*, à l'empire des Grecs, et enfin ceux de la quatrième à l'empire romain. Elien, Aristote, Plin, Dioscoride, le poète Ausonne lui-même, et son Griphon à triple forme, sont tour à tour invoqués avec une angoisse visible qui contredit absolument le "non nimis anxie" de Maldonato.

Faut-il s'étonner que les interprètes n'aient pas compris, lorsque Daniel lui-même, après avoir entendu l'explication de l'ange, au chapitre vii, s'écrie: "Et moi j'entendis et ne compris pas. — Et ego audivi et non intellexi?" (xii, 8.)

C'est donc avec raison que Corneille de la Pierre, après saint Jérôme, déclare que Daniel dépasse les autres prophètes par l'obscurité de son texte autant que par l'importance qu'il traite.

La cause de cette obscurité, selon ces deux auteurs et selon nous, c'est la volonté de Dieu, qui dit à Daniel par l'organe de l'ange Gabriel:

— "Mais toi, Daniel, ferme les paroles et scelle le livre jusqu'au temps déterminé."

— "Tu autem, Daniel, claudes sermones et signa librum, usque ad tempus statutum" (Dan. xii, 4)

L'ange, quelques versets plus loin, déclare aussi que c'est fait:

— "Va, Daniel, car les paroles sont fermées et scellées jusqu'au temps fixé."

— "Vade, Daniel, quia clausi sunt, signatique sermones usque ad præfinitum tempus."

Il fallait que les prophéties de Daniel fussent scellées, en d'autres termes obscures et inintelligibles, jusqu'au temps fixé pour leur accomplissement; et c'est parce que ce temps est arrivé, où les événements brisent les sceaux et donnent l'intelligence des textes, qu'il est possible au dernier venu d'éclairer cette question jusque là si obscure.

Le terrain est déblayé; nous voilà arrivés à pied d'œuvre. Nous ne pouvons plus longtemps nous attarder, quoique notre cœur soit ému et notre main frémissante au moment de toucher à ce texte sacré, d'autant plus redoutable qu'il nous semble plus clair. Ces fragments du sceau brisé déjà par l'ordre de Dieu, qui pousse les choses et les hommes, nous causent encore une secrète terreur.

N'est-ce point ce texte mystérieux que les regards de tant de génies ont vainement voulu pénétrer ? qui causa l'effroi de Daniel et le mit hors de lui ? — N'avons-nous pas sujet de craindre que notre confiance ne soit une téméraire présomption ?

Nous essayons simplement et demandons de nouveau grâce à ceux qui peuvent nous trouver audacieux ; à l'ange Gabriel et à Dieu nous demandons assistance.

IV.

EXPLICATION GÉNÉRALE

Cette première vision est une vision de nuit, *nocte*, et diffère, pour la circonstance où elle lui fut donnée, de toutes les autres visions de Daniel.

Celle du chapitre VIII, qui prédit Alexandre et les rudes assauts qu'il donnera à l'Asie, le prophète l'eut dans la citadelle de Suse. Celle qui annonce le Messie lui fut communiquée dans sa prière, une prière ardente qui appelait le salut d'Israël (c. IX.); de même celle des chapitres X et XI, qui annoncent les événements précurseurs de la venue du Messie lui arriva dans l'oraison.

Quant à la prophétie du chapitre XII qui prédit les derniers événements du monde, il n'y a point de circonstance particulière indiquée. Ici l'expression est aussi vague que l'époque doit rester inconnue jusqu'au jour marqué pour sa réalisation : *En ce temps-là ; in illo tempore*, c'est tout.

Il est donc facile de saisir le lien, tout mystérieux soit-il, qui unit en chaque prophétie, les circonstances de la vision et le caractère des événements annoncés.

Cette circonstance de la vision de nuit, indiquée quatre fois dans ce septième chapitre (aux versets 1, 2, 7, et 13), nous la retenons donc comme un trait caractéristique qui doit nous aider à reconnaître les faits et les temps prédits.

Voici maintenant d'autres circonstances ; ce sont celles mêmes où se produisent les événements de la vision.

« *Et voici que les quatre vents du ciel combattaient sur la grande mer.* »

« *Et ecce quatuor venti caeli pugnabant in mari magno.* » VII, 2.)

C'est donc au milieu des ombres d'une sorte de nuit et des violences d'une grande lutte des quatre vents du ciel que surgissent les quatre bêtes.

Remarquons en outre que l'objet principal de l'attention du prophète, celui qui attire ses regards, provoque ses questions, émeut et trouble tout son être, c'est la quatrième bête et surtout la onzième corne de cette bête. C'est aussi évidemment l'objet le plus important dans la pensée de Dieu qui dévoile l'avenir aux yeux de son prophète. C'est donc sur cette quatrième bête que devra se concentrer notre attention et s'appliquer notre étude ; c'est en elle que devront se réaliser plus pleinement les traits de la vision ; et c'est aussi conséquemment cette réalisation qui sera la preuve la plus certaine de la vérité de notre interprétation. De plus, nous ne devons considérer ce qui est dit des autres bêtes que comme des accessoires, propres surtout à encadrer l'objet principal pour le caractériser davantage.

Mais surtout constatons qu'il s'agit ici d'un grand ensemble d'événements liés par des traits communs, portant les mêmes caractères, marchant de concert vers une commune fin et par conséquent inséparables.

Ces quatre bêtes, en effet, surgissent à la fois de la même mer au milieu des mêmes circonstances

(v. 2 et 3) et finissent presque en même temps : la quatrième d'abord et les trois autres peu après.

Leurs caractères communs, avec des types variés : *bestiæ... diversæ inter se*, résultent de l'ensemble du chapitre VII.

Ces quatre bêtes désignent donc quatre puissances, *quatuor regna*, contemporaines l'une de l'autre, et il ne peut être question ni des Chaldéens, ni des Perses et des Mèdes, ni des Macédoniens, ni de l'empire romain, ni enfin d'aucune autre collection de puissances successives. De plus, ces puissances ont au moins un trait commun, celui d'être représentées par des bêtes, parce que, font remarquer les interprètes, elles sont nuisibles, *quia nocivæ*.

Nous avons donc à chercher un ensemble de faits considérables qui réponde à ces caractères généraux. Que si nous présentons en effet cet ensemble debout, vivant et marchant avec notre prophétie, répondant aux principales exigences du texte, on voudra bien admettre, conformément au cinquième principe établi déjà, que nous sommes en possession de l'interprétation rationnelle de notre prophétie. Un tel accord des faits avec les traits prophétiques pourrait-il être fortuit ?

D'autant qu'il ne s'agit pas ici d'un verset, mais de tout un chapitre.

L'inanité des efforts si nombreux et si grands de nos devanciers sur ce sujet suffirait au besoin à démontrer victorieusement la légitimité de cette conclusion.

Nous aurions donc le droit, en un tel cas, de maintenir nos explications générales, même en l'absence d'explications acceptables pour les détails. Mais comme nous n'aurons pas l'occasion d'user de ce droit, nous revendiquons à l'avance celui de faire accepter notre interprétation avec d'autant plus d'autorité que *pas un détail* ne restera inexplicé, et que tous, au contraire, concourront à faire la lumière.

Si, en outre, nous corroborons une telle interprétation par un autre texte presque aussi long, et non moins complexe, non moins inexplicé jusqu'à cette heure ; si ce texte nouveau, le chapitre XIII de l'*Apocalypse*, reçoit de ce rapprochement une lumière égale à celle qu'il projette lui-même sur la vision de Daniel ; si en suivant simplement ces deux textes nous présentons une histoire connue, ne nous sera-t-il pas permis de prétendre avoir posé une véritable démonstration de notre interprétation ?

Cette démonstration, qui résulte de l'appropriation du texte aux faits pourrait donc suffire ; et il ne serait pas indispensable de donner une démonstration à chacun des détails, puisque chaque détail est éclairé par la lumière qui jaillit de l'ensemble et s'appuie sur les détails voisins avec lesquels il forme un tout démontré. Toutefois, nous indiquerons, rapidement sans doute, mais constamment, à chaque trait, le motif de notre interprétation, tout en donnant aux passages plus importants de véritables preuves.

Nous aurons maintenant à déterminer d'abord à quelle époque commence la réalisation de notre prophétie, et ensuite quel est ce grand ensemble prévu par le prophète.

Rappelons donc les premiers caractères de la vision de Daniel.

La « *nuit* » d'abord, « *nocte* », c'est cette époque de l'histoire de l'Eglise où Pierre n'était plus visible : *le grand schisme d'Occident*. La lumière indéfectible de l'Eglise n'avait point disparu, mais elle semblait cachée ; et beaucoup ne savaient où elle était. C'était bien la nuit ! Et nulle époque dans

l'histoire n'a autant justifié ce caractère. Est-il nécessaire d'insister ? N'est-il pas évident que le sens littéral de ces mots est surtout un sens allégorique ? Et que la nuit, qui est l'absence de la lumière, est bien ce temps où la lumière des âmes n'est plus apparente et réelle pour une grande partie des fidèles, tandis qu'elle est douteuse pour les autres ?

Nous croyons pouvoir regarder ce point comme acquis, et nous passons.

C'est dans cette "nuit" que s'élèvent les vents qui combattront sur la grande mer.

"Je voyais dans ma vision, durant la nuit, et voici que les quatre vents du ciel combattaient sur la grande mer. v. 2."

Quels sont ces vents ? Que signifie ce mot ? Nous admettons volontiers avec tous les interprètes que le sens littéral de cette expression est allégorique, et, de plus, qu'il désigne des luttes de doctrines selon cette parole de saint Paul. "à tout vent de doctrine." (Eph., iv, 14.) Mais, selon les principes établis déjà, nous admettons aussi le sens, indiqué d'ailleurs par quelques auteurs, de luttes sensibles, de choses matériels, de collisions sanglantes.

L'application est maintenant facile.

C'est vraiment de la nuit du grand schisme d'Occident que sont sortis les vents qui devaient se livrer de si effrayants combats à la face du monde.

C'est en effet des conciles de Constance et de Bâle, suites nécessaires du grand schisme, que naquirent ces germes qui devaient bientôt affaiblir le prestige divin de l'autorité pontificale et fortifier en même temps le principe diabolique des révoltes doctrinales.

Indiquons deux des principes formulés dans ces conciles, évidemment en dehors de leur mission et de leur droit :

1^o La supériorité prétendue du concile sur le Pape ;

2^o Le droit d'appel pour tous de l'autorité du Pape à celle du concile.

Ce sont bien là les principes générateurs de toutes les révoltes protestantes et autres ; et l'on sait quel déplorable usage en fit Luther.

Ce sont vraiment des souffles d'orgueil et de rébellion qui s'élèvent doucement d'abord et qui deviennent aussitôt des vents violents et destructeurs.

Ils sèment, tout à la fois, tumultueux et menaçants, de l'Allemagne, de la Suisse, des Pays-Bas, de l'Angleterre et même de la France.

Et ce n'est pas seulement contre la doctrine catholique qu'ils se donnent carrière ; ils se livrent entre eux d'opiniâtres combats.

Luther combattait autant contre ses anciens compagnons de révolte que contre l'Eglise romaine ; le bruit de ses violentes querelles avec Carlosstad et les anabaptistes en Allemagne, avec Zwingle et Ocolampade en Suisse, remplissait l'Europe ; Henri VIII avait réfuté avec éclat les erreurs de Luther avant de souffler avec non moins de fracas la révolte dans son royaume ; Calvin chassé de France, après de mémorables disputes, était en lutte perpétuelle, à Genève, contre tous les révoltés qui ne suivaient pas aveuglément sa révolte ; zwingliens, luthériens, anabaptistes subissaient tour à tour les coups sans merci de ses sophismes acérés et de sa dictature sanguinaire.

C'était partout un choc immense et retentissant, une mêlée confuse et discordante de toutes les fougues des passions, de tous les délires de l'esprit, de toutes les brutalités des convoitises.

La face de la terre, "de la grande mer", comme parle Daniel, n'avait jamais vu de pareils conflits de Doctrines, même au temps de l'arianisme.

Alors en effet, ce fut moins une lutte qu'une persécution ; au seizième siècle, au contraire, la persécution ne fut que la suite presque accessoire de la lutte.

Au surplus, pour justifier ce caractère, il n'est pas nécessaire que nous nous limitions au sens indiqué plus haut de *luttes de doctrines* ; notre texte est deux fois réalisé.

Ces "vents", en effet, soulevaient les tempêtes, et les luttes commencées dans les chaires par la parole et la plume se poursuivaient sur les champs de bataille par le glaive et la torche. Pendant plus d'un siècle, les combats de ces quatre vents du ciel couvrirent de ruines et inondèrent de sang l'Allemagne, la Suisse, la France, l'Angleterre et la Hollande.

Nous croyons donc pouvoir regarder ce caractère, qui est notre point de départ, comme pleinement vérifié ; et vraiment le prophète, ce semble, ne pouvait trouver un trait plus juste pour désigner une époque.

On voit déjà quel est l'ensemble qui fait l'objet de la vision de Daniel.

Ce que Dieu lui a montré dans le lointain des âges, à lui, le prophète du Messie et de l'Antechrist, le héraut des deux avènements du Fils de l'homme, c'est cette lutte mémorable entre toutes, ce combat de plus de trois siècles entre les successeurs du Messie et de sa tâche divine et les précurseurs de l'Antechrist et de ses attentats : lutte pleine d'angoisses et de grandeurs, qui nous semble avoir atteint de nos jours son paroxysme, parce que le protestantisme est à l'apogée de sa puissance ; et qui doit en conséquence approcher du terme que lui a assigné la volonté divine.

Dans cet ensemble, nous devons trouver quatre puissances qui représentent d'une façon plus expresse les différentes formes de la révolte protestante ; types divers d'une même classe d'êtres mal-faisants.

v 3. "Et quatre grandes bêtes montaient de la mer, différentes entre elles."

"Et quatuor bestiae grandes ascendebant de mari, diversae inter se."

C'est un "assistant" interrogé par Daniel qui apprend que ces quatre bêtes sont quatre royaumes ou quatre empires : "quatuor regna" (v. 16 et 17), et elles sont symbolisées par des bêtes, comme le font avec raison observer les interprètes, parce qu'elles sont nuisibles, "noviciae", et font la guerre aux "saints du Très-Haut".

Leur cruauté de bête féroce, leur puissance de destruction doivent s'entendre proprement des ruines morales, des ravages spirituels qu'elles produisent dans le royaume de Dieu ; mais aussi et non moins proprement, selon le deuxième principe établi au commencement de ce travail, des ruines matérielles et du sang.

Nous avons donc à rechercher s'il existe, à l'époque indiquée plus haut, quatre puissances à qui ces caractères puissent convenir, et qui portent en même temps les signes précis que le prophète emploie pour les caractériser.

Les quatre grandes puissances qui depuis le seizième siècle nous paraissent représenter le plus parfaitement les quatre principales formes du protestantisme, sont éminemment l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse et les Pays Bas. Nous croyons devoir mettre de côté les puissances scandinaves et danoises, qui ont gravité toujours dans le mouvement du luthéranisme allemand et qui ne peuvent constituer une représentation particulière d'une forme spéciale de la révolte protestante.

(A continuer.)

V A R I E T E S .

Le médecin Du Moulin, étant à l'agonie, dit à plusieurs confrères qui déploraient sa perte :

“ Messieurs, je laisse après moi trois grands médecins... ”

Croyant qu'ils allaient être nommés, nos médecins se suspendirent aux lèvres du mourant qui murmura :

“ L'eau, l'exercice, la diète. ”

Crébillon le tragique ayant eu une maladie très-inquiétante, plusieurs années avant d'avoir donné et même achevé son *Catilina*, M. Hermant, son médecin, le pria de lui faire présent des deux premiers actes qui en étaient faits. Crébillon ne lui répondit que par ce vers si connu de *Rhaddmiste* :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

M. Malouin, célèbre médecin de la Faculté de Paris, et de l'Académie des sciences, était devenu le médecin à la mode. Il était surtout recherché par les gens de lettre et les savants ; mais il voulait qu'ils ne se permissent aucune observation sur ce qu'il prescrivait : il exigeait une confiance entière, une soumission aveugle, et il se brouillait avec ses meilleurs amis lorsqu'il leur arrivait de faire quelques plaisanteries sur la profession de médecin. L'un d'eux, avec lequel il avait rompu pour cette raison, étant tombé dangereusement malade, le docteur se rendit chez lui d'office, et lui dit : “ Je vous hais, je vous guérirai, et je ne vous verrai plus. ” Il tint paroles sur tous les points.

Une autre fois, un philosophe célèbre l'étant venu remercier, au bout de quatre ans, comme guéri par un remède qu'il lui avait indiqué, et qu'il avait eu la patience de pratiquer aussi longtemps, il l'admira, et s'écria : “ Embrassez-moi ; vous êtes digne d'être malade ! ”

Malouin avait imaginé de me faire prendre en lavements des infusions de vulnéraire. Cela ne me fit rien ; mais au bout de son période accoutumé, le mal avait cessé. Et voilà Malouin tout glorieux d'une si belle cure ! Je ne troublai point son triomphe ; mais lui saisissant l'occasion de me faire une mercuriale : “ Eh bien ! mon ami, me dit-il, croirez-vous désormais à la médecine et au savoir des médecins ? ” Je l'assurai que j'y croyais très-fort. “ Non, reprit-il, vous vous permettez quelquefois d'en parler un peu légèrement ; cela vous fait tort dans le monde. Voyez : parmi les gens de lettres et les savants, les plus illustres ont toujours respecté notre art ; et il me cita de grands hommes. “ Voltaire lui-même, ajouta-t-il lui qui respecte si peu de chose, a toujours parlé avec respect de la médecine et des médecins. — Oui, lui dis-je, docteur, mais un certain Molière ! — Aussi, me dit-il en me regardant d'un œil fixe, et en me serrant le poignet, aussi comment est-il mort ? ”

On a dit que les ordonnances de Tronchin étaient toutes savonnées, parce qu'il appliquait le savon à toutes sortes d'infirmités. En effet, M. le comte de Ch*** s'étant rendu à Genève, exprès pour y consulter ce célèbre médecin, de retour il

communiqua à plusieurs personnes l'ordonnance qu'il en avait reçue. On la confronta avec plusieurs autres, et il se trouva qu'il y avait dans toute du savon ; ce qui fit lire plaisamment que si la blanchisseuse de M. Tronchin l'eut su, elle lui eut intenté un procès.

On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le général Quintus Icilius était celui qui en profitait le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbach, lui dit que s'il la perdait il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine. Quintus lui répondit : “ Toujours assassin ! ”

Un jour le grand Frédéric dit à son médecin : “ Parlons franchement, docteur ; combien avez-vous tué d'hommes pendant votre vie ? — Sire, répondit le médecin, à peu près trois cents mille de moins que votre Majesté. ”

Bouvard, étant un jour allé voir un de ses malades, le suisse l'arrêta, en lui disant qu'il était inutile qu'il montât, parce que le malade était mort dans la nuit : “ Il est mort, reprend M. Bouvard ; ah ! le gaillard !!! ” et il remonte en voiture.

Un homme de condition était très malade à une terre en Auvergne éloignée de tout secours. M. Bouvard se trouvait par hasard à Clermont. On propose de l'envoyer chercher : “ C'est un médecin trop considérable, dit le malade, je n'en veux point ; je préfère le chirurgien du village ; qu'on l'aille chercher, il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer. ”

Une dame consultait Bouvard sur un remède à la mode, et lui demandait si elle pouvait en prendre :

“ Madame répondit Bouvard dépêchez-vous d'en user pendant qu'il guérit. ”

Le docteur J*** venait d'opérer un de ses clients auquel il avait coupé la jambe.

Un proche parent de la victime le prend à part :

“ Pensez-vous, monsieur le docteur, lui demanda-t-il, que le malade en réchappe ? ”

— Lui ? Il n'y a jamais eu l'ombre d'espoir. — Alors, à quoi bon le faire souffrir ? — Eh ! que diable, monsieur, est-ce qu'on peut tout de suite dire à un malade qu'il est perdu ?... Il faut bien l'amuser un peu. ”

Voltaire demandait à un jeune homme quel état il allait prendre : “ Celui de médecin, lui répondit-il. ” — C'est-à-dire, répliqua le poète philosophe, que vous allez mettre des drogues que vous ne connaissez pas dans des corps que vous connaissez encore moins. ”

Le docteur Abernethy était bien connu pour son laconisme. Il détestait les longues consultations et les détails inutiles et filandreux. Une dame, connaissant cette particularité, se présente chez lui pour le consulter sur une grave blessure qu'un chien lui avait faite au bras.

Elle entre sans rien dire, découvre la partie blessée, et la place sous les yeux du docteur.

M. Abernethy regarde un instant, puis il dit : "Egratignure ? — Morsure. — Chat ? — Chien. — Aujourd'hui ? — Hier. — Douloureux ? — Non."

Le docteur fut si enthousiasmé de cette conversation à la Rabelais, qu'il aurait presque embrassé la dame. Il n'aimait pas non plus qu'on vint le déranger la nuit. Une fois, qu'il se couchait à une heure du matin de fort mauvaise humeur, parce qu'on était venu le faire lever à minuit, il entendit la sonnette retentir.

"Qu'y a-t-il ?" s'écria-t-il avec colère. — Docteur..... vite ! vite !... Mon fils vient d'avaler une souris. — Eh bien ! dites-lui d'avaler un chat.

"Je souffre de la goutte, disait un malade au docteur Abernethy : que faire ? — Vivez, répondit Abernethy, avec un demi-schelling par jour, et gagez-le."

Les chirurgiens rendent de grands services à l'humanité, mais on doit reconnaître qu'ils ne les rendent pas *gratis pro Deo*.

L'un d'eux, qui réclame dix mille francs à un client, vient de recevoir un billet conçu en ces termes :

"Mon cher docteur,

"Vous avez fort habilement réduit ma fracture, je le proclame publiquement.

"Ne pourriez-vous donc pas aussi réduire ma fracture ?"

Notre chirurgien, qui est un homme spirituel, a fait immédiatement un rabais de cinquante pour cent.

— Corvisart déplorait dans un cercle la mort du docteur Backer : "Ce n'est pas manque de soins s'il est mort, disait-il, car pendant les derniers jours de sa maladie nous ne l'avons pas quitté, Hallé, Portal et moi. — Hélas ! interrompit Sieyès que vouliez-vous qu'il fit contre trois !"

Gérard de Nerval avait été confié un peu trop vite, comme aliéné, aux soins du docteur Blanche. Quand on lui demandait : "Qu'avez-vous eu ?" Il répondait : "Une fièvre chaude, compliquée de médecins."

M^{me} X... reçoit tous les jours, entre deux et trois heures, son médecin, le docteur Z..., homme ai-

mable et spirituel, avec lequel elle aime à causer de mille choses.

L'autre jour, le docteur Z... se présente, comme à l'ordinaire, et n'est pas reçu. Il prie le domestique de l'annoncer de nouveau.

"Madame, fait le valet de chambre, le docteur demande pourquoi il ne peut entrer chez madame. — Dis-lui, réplique sa maîtresse, que je suis indisposée."

Une célébrité de médecin, qui prend naissance dans une loge de portier, monte souvent jusqu'au premier étage et rayonne même dans plus d'un arrondissement. Une pauvre concierge, que j'avais soignée, en deux ou trois jours recouvra une santé parfaite, et cette cure merveilleuse devint la nouvelle de tout le quartier. J'avais sauvé une portière : ma fortune était faite !

Très-peu de temps après, j'avais trois clients. — Parmi ces clients je comptais une cliente, femme riche, d'un certain âge, mais malheureusement très-obèse, et il fallait la saigner. "On ne parle, monsieur, me dit elle, que de votre habileté, de votre savoir, et je quitte mon médecin pour recevoir les soins d'un homme déjà si célèbre. Toute ma société fera certainement comme moi, et vous aurez en peu de temps la plus brillante clientèle de Paris." J'ai souvent entendu dire à mon ancien professeur et vieil ami, M. Roux, le plus adroit chirurgien du monde, qu'une saignée à faire lui donnait toujours des inquiétudes, et ces inquiétudes-là commençaient fort à me prendre. Enfin, il fallait en venir au fait et s'emparer du bras de la malade ; elle ne tarissait pas d'éloges, et il s'agissait de s'en montrer digne. Je plonge la lancette, et la veine n'est pas atteinte ; je replonge la lancette et le sang ne coule pas. Oh ! alors la scène change : "Vous n'êtes qu'un malaçroit ; le plus petit chirurgien saigne mieux que vous. Que je plains les malades qui se mettent entre vos mains ! Pansez-moi au plus vite et allez-vous-en ; me voilà peut-être estropiée." On se doute de l'état de mon âme dans une pareille crise ! Le jour de ma grandeur avait été la veille de ma décadence, et une saignée manquée avait fait crouler tous les châteaux de cartes de ma prompte et populaire célébrité. L'humiliation se mêlait à mon désespoir, et en rentrant chez moi, d'une voix décidée, je dis à mon portier : "Je ne veux plus faire de médecine, pas même de saignée, et si on vient vous demander un médecin, vous répondrez qu'il n'y en a plus dans la maison."

